

*Que
sais-je?*

LES FANTASMES



Michèle Perron-Borelli



Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

QUE SAIS-JE ?

Les fantasmes

MICHELE PERRON-BORELLI

Membre titulaire, ancienne présidente, de la Société
psychanalytique de Paris

6^e mille



Introduction

Qu'est-ce qu'un fantasme ? Le terme est aujourd'hui d'un usage très banal, et il est communément associé à la sexualité. « Réaliser ses fantasmes » est parfois évoqué comme un idéal d'accomplissement érotique. Le fantasme est donc situé clairement du côté du désir, précisément du désir sexuel. Ce qui est mis en cause, c'est la réalisation de ce désir, ainsi que les obstacles qui s'y opposent.

« Prenez vos désirs pour des réalités » : c'est aussi ce que prônaient les slogans de la révolution sexuelle de 1968, en même temps qu'elle appelait à la libération des tabous sexuels. Fantasmes et désirs, étroitement liés, se démarquent donc de la réalité.

L'usage courant met ainsi en lumière deux éléments de définition essentiels du fantasme : ses liens étroits avec la sexualité et son opposition à la réalité, principalement à la réalité sociale et à ses contraintes. Ces deux éclairages complémentaires découlent directement de l'œuvre de S. Freud, et leur banalisation dans le langage contemporain témoigne de l'impact culturel et social de la psychanalyse.

La notion de fantasme est certes bien antérieure aux développements qu'elle a trouvés dans la psychanalyse. La vie fantasmatique, telle que pouvaient l'évoquer

auparavant philosophes ou poètes, renvoyait plus généralement à l'ordre de l'imaginaire. Il est évident que les créations imaginaires peuvent être étudiées suivant différentes approches : philosophie, esthétique, sociologie, psychologie, etc. Mais seule l'approche psychanalytique peut rendre compte de la complexité de la notion de fantasme et du rôle que prend l'activité fantasmatique dans le fonctionnement psychique de chacun. C'est donc de ce point de vue, directement inspiré de l'œuvre de Freud, que se placera le présent ouvrage.

On peut dire que le fantasme est au cœur de la théorie psychanalytique, dont il constitue l'une des notions les plus spécifiques. On sait le rôle majeur accordé par la psychanalyse à la sexualité, dans une conception très extensive qui la situe au centre du fonctionnement psychique. Or, ce sont les fantasmes qui représentent et expriment, sur le plan proprement psychique, l'essentiel de la sexualité humaine. De plus, ils tiennent leur importance majeure dans l'approche psychanalytique de leur lien privilégié avec la vie psychique inconsciente.

C'est précisément cette référence à l'inconscient qui différencie le plus nettement la conception psychanalytique des fantasmes d'autres conceptions issues de la philosophie ou de la psychologie classique. Dès la création de la psychanalyse, le fantasme inconscient s'est révélé à Freud comme la pierre de touche de sa découverte. Partant de ses premières hypothèses sur l'étiologie sexuelle des névroses, particulièrement de la névrose hystérique, il eut très vite

l'intuition que l'origine sexuelle de ces troubles était pour l'essentiel inconsciente.

La découverte de l'inconscient est principalement fondée sur l'interprétation des rêves qui fut au centre de l'auto-analyse de Freud. Rêves et fantasmes y sont inséparables, car ils relèvent tous deux d'un même processus qui consiste à exprimer, sous une forme consciente plus ou moins déguisée, un désir inconscient refoulé.

Pour Freud, nos rêveries diurnes, tout comme nos rêves nocturnes, sont des « réalisations de désir ». On soulignera cependant ce qui les différencie : alors que le rêve se présente au dormeur sur un mode hallucinatoire qui lui confère une évidence comparable à celle d'une perception réelle, le fantasme de la rêverie diurne (fantasme conscient) est d'emblée reconnu dans son décalage avec la réalité actuelle.

Freud a noté que de telles rêveries, particulièrement fréquentes à l'adolescence, représentent le plus souvent une anticipation de la réalisation de désirs érotiques ou ambitieux. Si l'on se rapporte à l'expérience que chacun peut avoir de telles rêveries conscientes, on peut facilement constater que celles-ci mettent toujours en scène des personnes. Celles-ci, à qui s'adressent nos désirs secrets, sont alors supposées susceptibles d'y répondre et de les satisfaire. Ces mêmes rêveries peuvent également impliquer des tiers pouvant faire obstacle à la réalisation de ces désirs, notamment quand sont mis en jeu des interdits sociaux ou simplement des

problèmes d'autorité et de rivalité.

C'est dire que les fantasmes engagent, dans cette mise en scène mentale de la réalisation du désir, un (ou des) protagonistes, un « autre » (ou des « autres »). Dans le langage de la psychanalyse, ces personnes sont généralement dénommées « objets ». Cette terminologie, qui peut surprendre ou paraître contestable en regard du langage courant, reprend en fait une très vieux sens du mot : objet du désir, objet d'amour, etc. Le terme d'objet s'oppose ici à celui de sujet, en désignant ce qui est hors du sujet, distinct de lui, posé devant lui.

La conception freudienne de la sexualité s'appuie principalement sur l'hypothèse de « pulsions » sexuelles innées, agissantes dès la naissance et tout au long de l'enfance. Comment ces pulsions en viennent-elles à s'attacher à des objets ? Cette question a toujours été très centrale dans l'œuvre de Freud, bien qu'il lui ait donné des réponses incomplètes et parfois contradictoires. Certains de ses continuateurs ont par la suite attaché une importance croissante à la « relation d'objet ».

Les fantasmes, eux-mêmes produits et animés par les pulsions qu'ils expriment, constituent des représentations susceptibles de relier ces pulsions à leurs objets, pour autant que ces derniers sont nécessairement impliqués dans la réalisation de la plupart de nos désirs.

Melanie Klein, dont l'œuvre fut l'une des plus essentielles

dans les développements postfreudiens de la psychanalyse, est allée beaucoup plus loin que Freud dans l'importance qu'elle a donnée aux fantasmes. Pour elle, les fantasmes sont d'emblée constitutifs de toute la vie psychique et seraient en quelque sorte préformés comme expressions directes des pulsions. Ils prennent ainsi la place donnée par Freud à un « inconscient originaire », conçu par lui comme un héritage phylogénétique propre à l'humanité. En même temps, M. Klein inscrit l'objet, au même titre que la pulsion, aux origines mêmes du psychisme.

La théorie de M. Klein, bien que largement répandue dans certains pays, n'a pas été adoptée par tous les psychanalystes. Mais il n'est pas nécessaire d'adhérer à l'ensemble de ses propositions pour reconnaître l'extrême richesse de ses apports en ce qui concerne la vie fantasmatique, notamment par la mise en évidence des fantasmes les plus précoces de l'enfant. Cette approche souligne notamment, plus que ne l'avait fait Freud et d'une manière qui ouvrit la voie à bien des développements contemporains de la psychanalyse, que l'objet est d'emblée impliqué, sous quelques modalités qu'on l'envisage, dans les toutes premières formations psychiques de l'être humain.

La dernière partie de l'œuvre freudienne, à laquelle se rattache d'ailleurs directement M. Klein, a mis de plus en plus en avant l'importance de l'agressivité et de la destructivité, jusqu'à en faire une pulsion primaire, au même titre que la pulsion sexuelle et en coexistence permanente avec elle. Cela conduit à reconnaître que les

fantasmes peuvent aussi bien représenter des pulsions agressives que des pulsions sexuelles, ce qui ne fait que rejoindre les observations les plus courantes. L'imaginaire collectif, comme celui de chacun de nous, est riche en exemples et en modes d'expression de tels fantasmes agressifs. Les objets de haine y coexistent avec les objets d'amour, sans exclure d'ailleurs qu'amour et haine puissent s'adresser à une même personne. Ainsi avons-nous affaire dans toute vie psychique à une intrication de fantasmes sexuels et agressifs, un même fantasme pouvant d'ailleurs exprimer conjointement les deux types de pulsion.

Les fantasmes constituent par excellence les médiateurs entre l'ordre pulsionnel, c'est-à-dire tout ce qui est ancré dans les fonctions biologiques du corps et dans les instincts fondamentaux, et l'ordre du désir impliquant toute la complexité du psychisme humain. C'est dire qu'ils ne peuvent se constituer qu'en intégrant tous les processus de symbolisation propres à l'« humanisation ». C'est ce qui les rend aptes à être saisis par la pensée consciente et à être communiqués par la parole.

La cure analytique sera donc elle-même tissée de fantasmes. Non seulement y seront évoquées toutes les relations actuelles ou passées du sujet avec ses principaux objets de désir, mais l'analyste lui-même, devenu plus ou moins consciemment objet de désir par l'effet du transfert, se trouvera directement impliqué dans les fantasmes de ses patients. Dans le cadre propre à la cure, et notamment grâce à l'interprétation du transfert, l'origine inconsciente de certains fantasmes conscients

actuels pourra ainsi être retrouvée et rattachée aux expériences les plus primordiales de l'enfance du sujet.

Il faut ajouter que la parole ne constitue pas le seul mode possible d'expression des fantasmes. Ainsi, Freud a explicitement situé les rêveries des adolescents dans le prolongement direct du jeu des enfants. Les techniques de psychanalyse des enfants s'appuient davantage sur le jeu et le dessin que sur la parole, dans la mesure où jeu et dessin sont supposés exprimer tout aussi bien, et souvent plus directement, les fantasmes inconscients de l'enfant. Il en est de même pour toutes les formes de création artistique, picturale ou plastique, qui n'utilisent pas directement le langage parlé ou écrit.

Si les fantasmes (conscients ou inconscients) sont omniprésents dans la théorie et la clinique psychanalytiques, c'est à la mesure de leur importance dans toutes les manifestations vivantes et créatives de l'être humain.

Le présent ouvrage tentera de mettre en évidence, à partir de l'œuvre de Freud et de ses continuateurs, mais aussi en s'appuyant sur l'expérience clinique des psychanalystes d'aujourd'hui, les principales implications de l'activité fantasmatique dans la vie psychique. L'auteur proposera en outre certaines hypothèses ou vues théoriques plus personnelles sur ces questions, sur la base d'une réflexion théorico-clinique qui a fait l'objet d'un ouvrage récent [\[1\]](#).

Notes

[1] M. Perron-Borelli, , Dynamique du fantasme, Paris, puf, 1997.

Chapitre I

Aux sources de la psychanalyse

La mise en évidence de l'importance des fantasmes occupe une place centrale dans la découverte freudienne et dans la mise en place des notions théoriques majeures sur lesquelles se fonde la psychanalyse.

Les années décisives de cette découverte vont de 1897 à 1899, années marquées par l'engagement de Freud dans son auto-analyse, aboutissant à la rédaction de l'ouvrage fondateur que constitue L'interprétation des rêves, en 1900 [\[1\]](#).

Freud avait auparavant pressenti le rôle fondamental que joue la sexualité dans la vie psychique, particulièrement à l'occasion des travaux qu'il consacrait depuis plusieurs années à l'hystérie. Le pas décisif consistera à relier les symptômes hystériques à des fantasmes sexuels inconscients. Ainsi se trouvent définis corrélativement les deux piliers de la psychanalyse : sexualité et inconscient.

Ces découvertes décisives se situent à la convergence de deux sources de réflexion. Elles découlent :

1. des progrès dans la compréhension de l'hystérie ;
2. de l'auto-analyse, elle-même articulée avec l'interprétation des rêves.

On va voir comment, dans chacune de ces deux directions, le fantasme apparaît bien comme une notion centrale et organisatrice.

I. L'étude des hystéries

L'intérêt de Freud pour l'hystérie remonte loin. Dès 1885, l'occasion d'une bourse d'études à Paris lui fit découvrir l'enseignement que Charcot dispensait à la Salpêtrière. Charcot était alors au sommet de sa notoriété, et ses présentations de malades faisaient accourir le Tout-Paris. Il s'agissait principalement de femmes hystériques, présentant des symptômes très spectaculaires qu'on ne pouvait rattacher à aucune cause organique repérable. Ces symptômes étaient des plus divers, allant des grandes crises convulsives à des symptômes plus localisés prenant souvent l'apparence d'atteintes neurologiques (paralysies ou anesthésies) ; on pouvait observer aussi l'apparition de stigmates, de toux spasmodiques, etc. Ces manifestations pathologiques furent appelées « symptômes de conversion » pour marquer qu'ils exprimaient des processus d'origine psychique convertis (déplacés) dans le corps.

Charcot pratiquait l'hypnose avec beaucoup de talent et un art de la mise en scène qui ne le cédait en rien à celui

de ses patientes... Il parvenait ainsi, sous hypnose et par un effet de suggestion, à faire apparaître ou disparaître, comme par magie, de tels symptômes.

Fasciné par la personnalité de Charcot, Freud fut impressionné par l'intérêt thérapeutique que pouvait avoir la méthode hypnotique. De plus, il fut d'emblée convaincu que ces manifestations hystériques s'accompagnaient ou témoignaient d'une grande excitation sexuelle, manifeste ou cachée, et s'attacha dès lors à en trouver une explication scientifique, au-delà de l'aura de sexualité sulfureuse qui entourait depuis l'Antiquité l'hystérie féminine.

Il compléta sa formation par un stage auprès de l'école de Nancy, en 1889, où Bernheim pratiquait la méthode hypnotique avec des visées plus nettement thérapeutiques que Charcot. Puis il s'engagea, dès le début des années 1890, dans une collaboration avec J. Breuer, neurologue viennois fort connu, qui avait auparavant pratiqué lui-même, à Vienne, une méthode de « catharsis hypnotique ».

L'une des patientes ainsi traitée par Breuer, connue sous le nom d'Anna O., est devenu célèbre grâce à la publication commune par Freud et Breuer des *Études sur l'hystérie* [2]. Outre ce cas princeps traité par Breuer, Freud relate lui-même en détail dans cet ouvrage plusieurs cas personnels. C'est également là que les deux auteurs explicitent la théorie de l'étiologie traumatique de l'hystérie.

1. La théorie traumatique

Suivant cette théorie, l'origine de la névrose hystérique serait toujours liée à des traumatismes subis dans le passé, principalement dans l'enfance. Les événements ayant produit ces traumatismes sont apparemment oubliés, mais leur charge affective est restée active. Ce sont ces souvenirs traumatiques qui, à défaut de pouvoir être remémorés consciemment, trouvent une expression transposée dans la conversion hystérique ; d'où la célèbre formule : « L'hystérique souffre de réminiscences. »

Les événements traumatiques supposés responsables de la névrose hystérique pouvaient être très divers : mort de personnes chères, accidents, ou tout événement ayant provoqué une intense émotion ou une frayeur. Ces affects, n'ayant pu être suffisamment liquidés en leur temps par une expression émotionnelle ou verbale adéquate, sont restés « coincés » à l'écart de tout souvenir conscient. L'état hypnotique, en abaissant le contrôle de la censure, permet aux malades de se remémorer les événements qui les ont produits, ce qui entraîne une actualisation de l'émotion réprimée et une expression par la parole des souvenirs qui s'y rattachent : c'est la catharsis.

La catharsis est alors comprise comme une sorte d'évacuation des surcharges émotionnelles qui, restées jusqu'alors à l'écart de la conscience, n'avaient pu entrer dans les associations d'idées qui auraient permis de

corriger ou d'atténuer leur charge traumatique. Les affects douloureux qui s'étaient trouvés dissociés de ces événements traumatiques n'auront plus à chercher, dans la formation de symptômes, une voie détournée d'expression, dès lors qu'ils leur auront été consciemment reliés.

Breuer avait déjà découvert, avec le cas d'Anna O., que cet effet libérateur pouvait être obtenu par la seule parole, pourvu que le patient soit mis en mesure de s'exprimer librement. Généralisant cette constatation, Freud abandonna rapidement la méthode hypnotique pour celle des associations libres : ainsi était née la psychanalyse, ultérieurement définie comme « cure de parole ».

Cette première théorie, par la découverte du caractère actif des souvenirs traumatiques, non pas simplement oubliés mais bien rejetés hors de la conscience, porte en germe les notions de refoulement et de refoulé inconscient qui deviendront ensuite centrales dans la théorie psychanalytique. Mais il faut, de plus, souligner que la théorie de l'étiologie traumatique implique déjà pour Freud l'idée du caractère sexuel des traumatismes invoqués à l'origine de la névrose hystérique. Bien qu'il ait dû renoncer à faire prévaloir ce point de vue dans la publication commune avec Breuer, cédant aux réticences que ce dernier lui opposait sur ce point, il en fait part au même moment de la manière la plus claire à son ami Fliess, avec qui il entretient durant toutes ces années un échange de correspondance assidu [3]. Plusieurs lettres qui s'échelonnent de 1892 à 1895 font état de cette conviction.

Pour Freud, il s'agit donc toujours, à l'origine de l'hystérie, d'incidents d'ordre sexuel ayant provoqué « une excitation sexuelle précoce », c'est-à-dire d'événements survenus « avant la maturité sexuelle ». Par la suite, la reviviscence de ces souvenirs après la puberté leur confère « un effet bien plus considérable que l'incident lui-même », ce qui explique la force du refoulement qui s'oppose dès lors à la remémoration du souvenir. On trouve ici la première formulation de la théorie dite des « deux temps du traumatisme », instituant la notion d'« après-coup » qui deviendra fondamentale dans la théorie psychanalytique.

2. Le rôle des fantasmes

Bientôt, Freud va se mettre à douter de sa « neurotica » (c'est ainsi qu'il nomme sa théorie du traumatisme sexuel précoce), jusqu'à la remettre radicalement en question.

Une telle généralisation de traumatismes sexuels qui seraient dus à une séduction précoce par un adulte lui semble désigner trop souvent les pères (car c'est généralement d'eux qu'il s'agit) comme des séducteurs pédophiles pervers. Par ailleurs, Freud observe chez ses patientes hystériques de nombreuses affabulations qui viennent s'« interposer » dans l'évocation des scènes traumatiques et qui « représentent des constructions protectrices, des sublimations, des enjolivements de faits, servant en même temps de justification. »

Il comprend que ces fantasmes conscients, ces

affabulations protectrice, proviennent eux-mêmes d'une combinaison inconsciente de « choses vues et entendues mais comprises seulement bien plus tard », toujours d'ordre sexuel. Il englobe dans ces « choses vues et entendues » non seulement les effets possibles d'une séduction sexuelle par l'adulte, mais aussi toutes les observations qu'a pu faire l'enfant concernant la sexualité, notamment les perceptions fragmentaires et énigmatiques de relations sexuelles entre les adultes.

Dans un premier temps, il continue de penser que les événements incriminés sont bien réels, mais qu'ils peuvent être transformés par des fantasmes interposés. Mais, bientôt, il sera conduit à supposer que les symptômes peuvent être directement produits par des fantasmes. C'est alors bien évidemment de fantasmes inconscients qu'il est question, tandis que les fantasmes conscients sont davantage à considérer dans un rôle défensif de déguisement.

C'est ainsi que, dans une lettre à Fliess restée célèbre et souvent citée (lettre en date du 21 septembre, parfois nommée « lettre de l'équinoxe »), il lui annonce qu'il ne croit plus à sa neurotica. Il a désormais acquis la conviction que les symptômes hystériques peuvent être produits par « de purs fantasmes ». Le refoulement de la sexualité, plus que jamais considéré comme le mécanisme responsable de la névrose, porte autant, sinon davantage, sur des fantasmes que sur des souvenirs d'événements réels. Il pense d'ailleurs qu'il n'existe dans l'inconscient aucun « indice de réalité », de telle sorte qu'« il est impossible de distinguer l'une de

l'autre la vérité et la fiction investie d'affect ».

Le fantasme inconscient vient donc occuper la place antérieurement attribuée à la séduction traumatique. Cela va constituer un pas décisif par lequel la « réalité psychique » va désormais prendre le pas sur la réalité des événements extérieurs.

Il ne faudrait pas en conclure que la théorie du traumatisme sera pour autant abandonnée. Bien au contraire, elle ne cessera de faire retour dans les élaborations ultérieures de la psychanalyse et de l'œuvre freudienne elle-même. Mais, dès lors, il faudra toujours admettre que les circonstances extérieures qui contribuent à déterminer le destin psychique du sujet ne prennent leur impact que par l'intermédiaire d'un fonctionnement « intrapsychique », celui-ci étant lui-même fondé sur des déterminations inconscientes autant que conscientes.

II. L'auto-analyse

Ce qui a entraîné ce grand revirement n'est pas seulement lié à l'infatigable curiosité clinique de Freud qui le porte à s'interroger sur le fonctionnement psychique de ses patients névrosés. Plus encore que la poursuite d'une réflexion purement intellectuelle, ce qui est en train de se passer en cette année 1897, c'est que Freud a entrepris d'explorer les mystères de son propre inconscient.

C'est en effet dans les mois qui précèdent cette fameuse « lettre de l'équinoxe » que Freud a décidé de s'engager dans une auto-analyse systématique. Il écrit à Fliess, en juillet : « Je continue à ne pas savoir ce qui m'est arrivé. Quelque chose, venu des profondeurs abyssales de ma propre névrose, s'est opposé à ce que j'avance encore dans la compréhension des névroses, et tu y étais, j'ignore pourquoi, impliqué. »

Il a donc dès ce moment l'intuition de la « résistance » qui, liée à ses propres refoulements, fait obstacle à sa pensée créatrice et plus précisément à la compréhension des processus psychiques de ses patients. Il pressent en même temps l'importance du transfert par le rôle qu'il donne alors à ses échanges avec Fliess. C'est à partir de cette expérience fondatrice qu'il imposera l'exigence que toute formation à l'analyse doit s'appuyer sur la démarche préalable d'une psychanalyse personnelle.

Il est important de remarquer que cette entreprise auto-analytique se situe dans l'année qui suit la mort de son père. Elle participe donc d'un travail de deuil, dans lequel s'inscrit le transfert sur Fliess, ce dernier prenant alors peu ou prou le rôle d'un substitut paternel en même temps que celui d'un alter ego.

Il ressent profondément combien cette entreprise d'auto-analyse lui est difficile. Dans ses lettres de l'été, il fait état d'une « crise de morosité », « de paralysie intellectuelle », d'une « agitation des pensées et des sentiments », mais persiste dans sa volonté de mener à terme cette auto-analyse. « Celui de mes malades qui me préoccupe

le plus, c'est moi-même. Cette analyse est plus malaisée que n'importe quelle autre, et c'est elle aussi qui paralyse mon pouvoir d'exposer et de communiquer les notions déjà acquises. Malgré tout, je crois qu'il faut la continuer et qu'elle constitue dans mon travail une indispensable pièce intermédiaire. »

C'est alors qu'entre septembre et octobre, sortant brusquement de sa « paralysie », il annonce à Fliess plusieurs points majeurs de ses découvertes.

Allant d'abord aux conclusions, il commence par lui confier « le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma neurotica... ». Mais, dès la lettre suivante, il va préciser les fondements auto-analytiques de sa nouvelle conviction. Ses derniers rêves lui ont confirmé que, dans son cas, le père n'a joué « aucun rôle actif ». Il ajoute : « J'ai découvert aussi que (entre 2 ans et 2 ans et demi) ma libido s'est éveillée et tournée vers matrem, cela à l'occasion d'un voyage de Leipzig à Vienne que je fis avec elle et au cours duquel je pus sans doute, ayant dormi dans sa chambre, la voir toute nue. » Il fait également état de sa jalousie à l'égard de son jeune frère et du remords qu'il a pu avoir de sa mort survenue quelques mois plus tard.

Ainsi se trouve esquissée la découverte du complexe d'Œdipe, qu'il va confirmer dans la lettre suivante (15 octobre 1997). « J'ai trouvé en moi comme partout ailleurs des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense,

communs à tous les jeunes enfants. » Ainsi peut-on comprendre, ajoute-t-il, l'effet saisissant d'Œdipe roi ainsi que les soubassements inconscients du drame d'Hamlet. L'hésitation de ce dernier à venger le meurtre de son père s'explique par le remords inconscient d'avoir souhaité lui-même, par amour pour sa mère, accomplir le même forfait.

Ainsi la mise en évidence de l'importance des fantasmes inconscients est-elle corrélative de la découverte tout aussi fondamentale du complexe d'Œdipe, découverte qui fut elle-même le fruit de l'auto-analyse de Freud.

Bien plus tard, il devait lui-même expliciter cette position centrale de l'Œdipe dans la genèse de sa découverte. « Quand je dus cependant reconnaître que les scènes de séduction n'avaient jamais eu lieu, qu'elles n'étaient que des fantasmes imaginés par mes patients, je fus pendant quelque temps désespéré (...). Lorsque je me fus repris, je tirai de mon expérience les conclusions justes : les symptômes névrotiques ne se reliaient pas directement à des événements réels, mais à des fantasmes de désir (...) j'avais rencontré ici, pour la première fois, le complexe d'Œdipe, qui devait par la suite acquérir une signification dominante... »

III. Fantasmes et désirs

Les fantasmes se définissent donc de plus en plus clairement comme des expressions de désir. Le statut théorique du fantasme devient dès lors inséparable de la

conception du rêve que Freud, à la même époque, est en train d'élaborer, dans laquelle le rêve lui-même est défini comme « réalisation de désir ». Le lien entre la découverte du fantasme inconscient et la théorie du rêve est d'autant plus étroit que c'est pour l'essentiel par l'interprétation de ses propres rêves que Freud a pu découvrir, dans son auto-analyse, ses propres fantasmes inconscients.

C'est alors, avec la théorie de l'interprétation des rêves, objet de l'ouvrage fondamental paru en 1900, que Freud donne forme à sa première théorie générale du fonctionnement psychique.

L'analyse des rêves, procédant à partir des associations libres du rêveur, permet de mettre au jour un « sens latent » du rêve, sous-jacent à son « contenu manifeste ». Le contenu manifeste est celui que le rêveur a retenu au réveil et qu'il peut traduire en récit. Il s'agit donc alors d'un souvenir conscient du rêve, auquel le récit tente de conférer une certaine cohérence. Chacun sait cependant que l'expérience du rêve était généralement moins bien organisée que le récit qui en est fait au réveil, et qu'elle laissait place à nombre d'incohérences et de bizarreries. En deçà de la transposition imposée par le récit lui-même, Freud a fait l'hypothèse que le contenu manifeste du rêve, tel qu'il a pu apparaître au rêveur, résulte lui-même d'importantes transformations destinées à masquer le sens latent du rêve. Les associations auxquelles peuvent donner lieu certains éléments du rêve ainsi repérés consciemment sont supposées conduire à ce sens latent. Ainsi décodé, le sens latent du rêve

s'avère être un accomplissement de désir.

Fantasme et rêve vont désormais se trouver étroitement associés dans le statut commun qui les rattache aux désirs inconscients refoulés. Les fantasmes inconscients sont en fin de compte les vrais producteurs du rêve (les « capitalistes » du rêve, suivant une expression imagée de Freud). Quant aux fantasmes conscients, ils interviennent principalement comme « restes diurnes », notamment sous la forme des rêveries conscientes qui ont pu précéder le sommeil.

La parenté des rêves et des fantasmes est ainsi fortement affirmée par Freud : « Une analyse plus approfondie de ces fantasmes diurnes nous apprend à quel point ils sont analogues à nos rêves (...) leurs traits essentiels sont les mêmes que ceux des rêves nocturnes ; leur étude aurait pu en fait nous ouvrir l'accès le plus court et le meilleur vers l'intelligence de ceux-ci. »

IV. Fantasme et réalité

Il reste que le caractère réellement hallucinatoire du rêve introduit un écart entre celui-ci et le fantasme vigile. Si le rêveur peut croire qu'il vit réellement les situations que met en scène son rêve, les fantasmes conscients de la rêverie éveillée sont généralement appréhendés par le sujet dans leur statut d'imaginaire, c'est-à-dire comme distincts de la réalité. Celui qui « prend ses désirs (et ses fantasmes) pour des réalités » sera probablement considéré comme fou...

Par ailleurs, la remise en cause de la réalité des scènes traumatiques évoquées par les hystériques pose le problème de la nature des souvenirs et de leur déformation.

Comme le fantasme, le souvenir reproduit des scènes du passé. Mais aucun souvenir ne peut être retrouvé à l'état pur : il est toujours imbriqué avec des fantasmes, et ce de fait, ne cesse de se transformer. Il ne s'agit pas d'un simple phénomène d'oubli, car les déformations sont d'autant plus importantes qu'elles portent sur des pulsions et des désirs refoulés.

C'est à la même époque que Freud élabore la notion de « souvenir-écran ». Il s'agit de constructions complexes dans lesquelles s'entremêlent des éléments de souvenirs, généralement détachés de leur contexte, et des fantasmes. Ce sont des constructions éminemment défensives, dont le maintien sous la forme de souvenir a néanmoins pour fonction d'exprimer, en le focalisant dans une forme ainsi fixée et objectivée, un refoulé infantile fortement chargé d'affect. Dans le cas typique décrit par Freud, l'affect est déplacé sur des contenus anodins : « C'est justement ce qui est significatif qui est réprimé, et l'indifférent qui est conservé. » D'où un écart qui peut surprendre entre la vivacité du souvenir et le caractère apparemment anodin de son contenu. Il faut cependant ajouter que, dans d'autres cas, le caractère pénible, effrayant ou dramatique de la scène peut être conservé. Le maintien du souvenir prend alors une fonction de maîtrise du traumatisme, dans le sens où Freud devait plus tard définir les rêves traumatiques à répétition.

Comment peut-on dès lors distinguer souvenirs et fantasmes ? Freud, emporté par l'ardeur de sa découverte, a pu affirmer en 1897 que les souvenirs ne peuvent pas se distinguer des fantasmes, puisqu'« il n'y a pas d'indice de réalité dans l'inconscient ». Néanmoins, il a continué à attacher une importance essentielle à la remémoration et la levée de l'« amnésie infantile ».

Il faut bien admettre que le souvenir, quelles que soient sa précarité et les incertitudes sur sa véracité, est bien affecté d'une sorte d'indice de réalité et de la conviction que quelque chose a bien existé. Cette distinction, même si elle peut s'avérer trompeuse, est elle-même nécessaire à l'organisation psychique et à la constitution d'une réalité externe posée comme distincte du moi.

Ainsi, fantasme et réalité ne cessent jamais de se définir l'un par rapport à l'autre.

Notes

[1] S. Freud (1900), L'interprétation des rêves, Paris, puf, 1956.

[2] S. Freud et J. Breuer (1895), Études sur l'hystérie, Paris, puf, 1956.

[3] S. Freud, , La naissance de la psychanalyse, Paris, puf, 1956.

Chapitre II

Fantasmes conscients et inconscients

Les fantasmes qui nous sont familiers et que nous pouvons repérer dans les circonstances banales de la vie sont des fantasmes conscients plus ou moins verbalisés ou verbalisables. Il en est de même de ceux qui sont explicitement évoqués dans une analyse. La méthode psychanalytique s'appuie sur l'hypothèse que ces fantasmes conscients ne sont que des « rejets » de pulsions et de fantasmes inconscients. Les fantasmes conscients se constituent et apparaissent ponctuellement dans le cours associatif d'une séance, tout comme dans la trame des pensées ordinaires de la vie quotidienne, à partir d'un réseau de pensées préconscientes, lui-même activé par les exigences d'une actualisation pulsionnelle et par les fantasmes inconscients qui lui sont liés. Le travail de l'analyse consiste pour une part à trouver les voies d'accès aux fantasmes inconscients à partir de ces expressions conscientes.

Entre fantasmes inconscients et fantasmes conscients s'interpose toute une série de transformations et de déguisements grâce auxquels les fantasmes inconscients et les mouvements pulsionnels qui les

sous-tendent peuvent franchir la barrière de la censure et du refoulement.

D'emblée, lorsque l'étude des hystériques a suggéré à Freud l'importance du fantasme, le problème s'est posé à lui de l'articulation entre fantasmes conscients et inconscients. Lorsqu'il doit abandonner sa première théorie du traumatisme sexuel (sa *neurotica*), il est clair pour lui que les « affabulations » conscientes de ses malades, même si elles sont pour une part destinées à le « tromper », se rattachent à des fantasmes inconscients. Les symptômes hystériques ne sont « rien d'autre que des fantasmes inconscients trouvant par conversion une forme figurée », précisera-t-il plus tard.

L'originalité de sa découverte a été, rappelons-le, de concevoir l'inconscient dynamique en liaison étroite avec des conflits impliquant des représentations sexuelles rendues inconscientes par le refoulement. Cependant, c'est bien évidemment à partir de diverses expressions conscientes de ces mêmes fantasmes inconscients (souvenirs ou récits de rêves) qu'a pu cheminer cette découverte. Plus tard, il en viendra à considérer pour eux-mêmes les fantasmes conscients et à s'interroger sur leur création dans la rêverie éveillée. Il ne cessera jamais de se préoccuper de l'articulation entre les fantasmes inconscients et leurs dérivés préconscients-conscients.

I. À partir du rêve

Entre les premières intuitions qui ont permis la mise au

jour des fantasmes inconscients et toutes les élaborations ultérieures qui s'y réfèrent, vient s'interposer l'élaboration d'une théorie générale du fonctionnement psychique, fondée sur l'étude des rêves. Car c'est bien L'interprétation des rêves (1900) qui marque l'avènement de la psychanalyse et en est reconnu comme le grand texte fondateur. Non seulement cet ouvrage représente le point d'aboutissement des années les plus décisives de la découverte freudienne, mais encore il en construit l'édifice dans une théorie métapsychologique qui restera fondamentale. On la nomme « première topique » : c'est elle qui définit la distinction fondamentale entre système inconscient et système préconscient-conscient. Une autre conception de l'appareil psychique, dite « deuxième topique », viendra la compléter (autour de 1924). Il s'agira alors de la théorie bien connue qui distingue les trois instances Ça-Moi-Surmoi. Mais cette dernière ne contredit en rien le premier édifice théorique, dans la mesure où Moi et Surmoi comportent chacun une part inconsciente et une part consciente.

Paradoxalement, les références explicites au fantasme sont assez rares dans L'interprétation des rêves. On ne peut douter cependant que ce texte soit en continuité directe et en étroite correspondance avec les intuitions antérieures concernant les fantasmes inconscients. Il suffit, pour s'en convaincre, de rappeler le nombre important des propres rêves de Freud analysés dans l'ouvrage et l'importance que ceux-ci ont pris dans son auto-analyse et dans la mise au jour de ses propres fantasmes inconscients.

1. Le travail du rêve

L'analyse et l'interprétation des rêves s'appuient sur la distinction essentielle entre pensées manifestes et pensées latentes. Les pensées manifestes du rêve (souvent désignées comme « contenu manifeste ») sont des pensées conscientes qui, d'une part, correspondent aux perceptions conscientes du rêveur et, d'autre part, permettent la remémoration et le récit après coup du rêve en conscience éveillée. L'interprétation consiste à découvrir le « contenu latent » (ce que Freud nomme souvent de manière abrégée les « pensées du rêve ») qui, tout à la fois, s'exprime et se dissimule dans son contenu manifeste.

Suivant l'hypothèse centrale de Freud, les pensées latentes du rêve expriment un « désir refoulé ». Le désir insatisfait, lorsqu'il se trouve réactualisé par des circonstances propres à l'activer, produit le rêve comme palliatif de cette insatisfaction. Par là, le rêve est une « satisfaction hallucinatoire de désir ». La satisfaction ainsi accomplie par un pur travail psychique prend en effet un caractère « hallucinatoire » : le rêve se présente au rêveur comme l'équivalent d'un accomplissement réel et actuel, les actions engagées dans le rêve prenant le caractère d'évidence qu'aurait une réalité perçue et vécue. Seul le réveil apprend au dormeur que « ce n'était qu'un rêve »...

Cette réalisation hallucinatoire est rendue possible par l'inhibition de la motricité entraînée par l'état de sommeil et par un abaissement du sens de la réalité et de la

vigilance critique. Il faut cependant, pour que le désir refoulé parvienne à franchir les barrières que la censure oppose à son expression consciente, que ce contenu latent subisse un certain nombre de transformations qui le rendent méconnaissable. Cela suppose donc que le rêveur effectue (à son insu) une transformation du contenu latent. Ces processus de déguisement constituent le « travail du rêve ».

L'interprétation devra opérer en sens inverse de ce travail pour retrouver le véritable contenu ainsi masqué. Cela sera obtenu par la voie des libres associations qui, à partir de différents éléments du contenu manifeste, conduiront l'analyste vers la découverte du contenu latent (on parle aussi du sens latent).

On pourrait penser que la distinction entre le contenu manifeste et le contenu latent du rêve renvoie presque terme à terme à celle qui était faite jusque-là entre fantasmes conscients et fantasmes inconscients. Pourtant, ces deux lignes de clivage ne coïncident pas : les pensées latentes du rêve ne sont pas directement assimilables aux fantasmes inconscients. En effet, les pensées latentes se situent dans une zone intermédiaire qui définit le préconscient.

C'est que la principale nouveauté de la première topique n'est pas seulement d'affirmer l'existence de l'inconscient, ce que Freud avait fait bien plus tôt, mais d'en préciser le statut dans ses articulations avec le conscient : la découverte principale porte alors sur les fonctions de cette instance intermédiaire (le

préconscient), où s'opèrent l'essentiel des liaisons et des transformations à partir desquelles se constitue l'étoffe de la vie psychique.

Quelle est donc la place du fantasme inconscient dans le processus de production du rêve ? Son rôle y est explicitement désigné par Freud comme le « capitaliste » du rêve. Les fantasmes inconscients sont ainsi supposés agir en deçà même des contenus latents. Ces derniers sont en effet plus contingents, directement liés aux « restes diurnes », c'est-à-dire à des perceptions récentes. Les « contenus inconscients », plus fondamentaux et intemporels, prennent donc une valeur très proche de celle donnée jusqu'alors aux fantasmes inconscients : il s'agit, en dernière instance, d'un « désir refoulé d'origine infantile ». Les pensées du rêve, y compris les pensées latentes elles-mêmes, apparaissent dès lors comme des rejetons de ces fantasmes inconscients.

2. Rêve et fantasme

Pour les fantasmes comme pour les rêves, on peut être conduit à distinguer le « contenu manifeste » (conscient) du « contenu latent » (inconscient et préconscient). On peut de même considérer que le passage de l'un à l'autre s'opère grâce à un « travail du fantasme » qui est, sur bien des points, comparable au « travail du rêve ». On peut y repérer, comme pour le rêve, différents processus de transformations : condensation, déplacement, mise en images et symbolisation (relevant du « processus

primaire »), puis une « élaboration secondaire », encore plus évidemment défensive, destinée à conférer aux pensées une suffisante cohérence logique.

Cependant, ce rapprochement entre rêve et fantasme ne peut être qu'analogique et ne saurait être poussé trop loin. Car, si le fantasme inconscient peut en effet être postulé comme source commune des rêves et des fantasmes conscients, ce qui distingue l'état de sommeil et l'état vigile introduit entre rêves et fantasmes d'importantes différences.

La principale différence tient à ce que le caractère « hallucinatoire » du rêve fait apparaître celui-ci comme équivalent à une réalité perçue, tandis que le fantasme conscient se donne à connaître au sujet comme clairement distinct de la réalité. De ce fait, le fantasme conscient reste soumis, bien plus que le rêve, au « principe de réalité », ce qui limite beaucoup les effets du « processus primaire » qui règne en maître dans le rêve et produit dans ce dernier toutes les invraisemblances, bizarreries, incohérences temporelles qu'on connaît. Corrélativement, le fantasme conscient est bien plus directement soumis aux défenses du moi ainsi qu'aux critiques du surmoi.

3. Le refoulement

On voit comment le statut du fantasme inconscient est inséparable de la notion de refoulement. Il faut cependant distinguer dans la théorie freudienne le « refoulement

primaire » (originaire) et le « refoulement secondaire », également nommé par Freud « refoulement proprement dit ». C'est surtout ce dernier qui est invoqué dans les diverses manifestations de « retour du refoulé » qui peuvent être repérées et qui se manifestent dans les rêves, les symptômes, les lapsus, etc. Il porte sur des représentations qui sont supposées avoir été autrefois conscientes et qui ont été secondairement refoulées, soit parce que trop angoissantes, soit du fait des interdits émanant de l'entourage familial et social. Le refoulement primaire ou originaire est, quant à lui, plus difficile à mettre directement en évidence. Il est postulé, de manière purement spéculative, comme antérieur à toute conscience possible et directement lié aux processus les plus précoces du fonctionnement psychique.

« Les fantasmes inconscients ou bien ont été depuis toujours inconscients et formés dans l'inconscient, ou bien, ce qui est le cas le plus fréquent, ils ont été jadis fantasmes conscients, rêves diurnes, et ont été ensuite oubliés intentionnellement, ils sont arrivés dans l'inconscient par le refoulement. » [\[1\]](#)

Par définition, seules les productions fantasmatiques issues du refoulement secondaire seraient susceptibles d'accéder à la conscience.

Dans ses écrits métapsychologiques de 1915 [\[2\]](#), Freud insiste sur le caractère de « sang-mêlé » des fantasmes. Dans le texte le plus directement consacré à l'inconscient, il les considère comme des « rejets des motions pulsionnelles inconscientes » qui constituent les

degrés préliminaires de la formation du rêve et du symptôme. « Ils réunissent en eux des déterminations opposées. D'une part, ils sont hautement organisés, dépourvus de contradiction, ils ont utilisé toutes les acquisitions du système conscient, et notre jugement aurait bien de la peine à les distinguer des formations de ce système. D'autre part, ils sont inconscients et ne sont pas susceptibles de devenir conscients (...). C'est leur origine qui reste décisive pour leur destin. Il faut les comparer aux sang-mêlé des races humaines qui, en gros, ressemblent presque aux Blancs, mais qui, par tel ou tel trait frappant, trahissent leur origine de couleur et de ce fait demeurent exclus de la société et ne jouissent d'aucune des prérogatives des Blancs (...). Ces formations fantasmatiques approchent tout près de la conscience, restent là sans être troublées aussi longtemps qu'elles n'ont pas un investissement intense, mais sont renvoyées dès qu'elles dépassent un certain niveau d'investissement. »

II. La rêverie éveillée

Après avoir ainsi exploré, à partir de la compréhension des symptômes hystériques et du rêve, le champ inconnu des fantasmes inconscients, Freud va se tourner vers une réflexion concernant plus directement les fantasmes conscients.

Dans un texte portant sur la création poétique [3] s'affirme l'idée essentielle que le fantasme est, comme le rêve,

une réalisation de désir obéissant au principe de plaisir. Le fantasme y est rapproché du jeu des enfants, dont il serait le prolongement. Jeu et fantasme y sont l'un et l'autre opposés à l'emprise de la réalité. « Le poète fait comme l'enfant qui joue ; il se crée un monde imaginaire (...). De cette irréalité du monde poétique résultent des conséquences très importantes pour la technique artistique, car bien des choses qui, si elles étaient réelles, ne sauraient provoquer de plaisir, y parviennent cependant dans le jeu de la fantaisie. »

Néanmoins, le fantasme se différencie du jeu de l'enfant par un plus grand dégagement de la réalité. L'adolescent ne saurait renoncer au plaisir qu'il tirait autrefois du jeu, mais en élabore une formation substitutive. « Au lieu de jouer, il s'adonne maintenant à sa fantaisie. Il édifie des châteaux en Espagne, poursuit ce qu'on appelle des rêves éveillés. Je crois que la plupart des hommes, à certaines époques de leur vie, se créent ainsi des fantasmes. »

Il affirme donc là que « tout fantasme est la réalisation d'un désir », le fantasme venant « corriger la réalité qui ne donne pas satisfaction ». (...) « Ce sont, soit des désirs ambitieux, qui servent à exalter la personnalité, soit des désirs érotiques. » Il ajoute encore, revenant à nouveau sur l'analogie avec le rêve : « Nos songes nocturnes eux-mêmes ne sont rien d'autre que de tels fantasmes. »

Il précise aussi que le fantasme conscient articule trois temps : passé, présent et avenir. « Un fantasme flotte pour ainsi dire entre trois temps, les trois moments

temporels de notre faculté représentative. Le travail psychique part d'une impression actuelle, d'une occasion offerte par le présent capable d'éveiller un des grands désirs du sujet ; de là il s'étend au souvenir d'un événement d'autrefois, le plus souvent infantile, dans lequel ce désir était réalisé ; il édifie alors une situation en rapport avec l'avenir et qui se présente sous forme de réalisation de ce désir : c'est là le rêve éveillé ou le fantasme, qui porte les traces de son origine, occasion présente et souvenir. »

Donc, au-delà de l'analogie avec le rêve, la projection vers l'avenir apparaît ici comme spécifique de la rêverie éveillée.

Le lien établi entre fantasme et principe de plaisir se retrouvera dans un texte ultérieur, également très important pour la conception générale du fantasme [4]. Il y définit le principe de réalité comme succédant au règne exclusif du principe de plaisir. Le défaut persistant de la satisfaction attendue entraîne l'abandon de cette tentative de satisfaction par le moyen de l'hallucination et contraint le sujet, ainsi déçu, à chercher la satisfaction en tenant compte de l'état réel du monde extérieur. Cependant, en marge de ces nouvelles représentations ainsi soumises au principe de réalité, s'affirme avec le fantasme la « tendance générale de notre appareil psychique (qui veut) que l'on se cramponne avec ténacité aux sources de plaisir dont on dispose et que l'on y renonce difficilement ». C'est ainsi qu'« une forme d'activité de pensée se trouve séparée par clivage ; elle reste indépendante de l'épreuve de réalité et soumise uniquement au principe

de plaisir. C'est cela qu'on nomme la création de fantasmes qui commence déjà avec le jeu des enfants et qui, lorsqu'elle se poursuit sous la forme de rêves diurnes, cesse de s'étayer sur des objets réels ».

III. Métapsychologie du fantasme inconscient

La métapsychologie des fantasmes inconscients pose de difficiles problèmes théoriques, notamment quant à leur origine et quant à leur degré d'organisation.

L'origine des fantasmes inconscients renvoie à l'hypothèse d'un inconscient primaire où serait d'emblée inscrit un patrimoine phylogénétique. C'est ce qui aboutira à la notion de « fantasmes originaires » (cf. chap. VIII). La question d'une telle inscription phylogénétique reste très controversée, et beaucoup de psychanalystes inclinent à accorder un rôle essentiel à un processus ontogénétique. Ce dernier met au premier plan la construction progressive d'une réalité psychique, dont participe le fantasme, à partir des fondements biologiques des pulsions et au travers des expériences vécues par l'enfant dans ses relations avec le milieu environnant. Tous ces problèmes seront repris et discutés dans les chapitres suivants.

La question générale de l'organisation des fantasmes inconscients est également fort embarrassante. Lorsque Freud qualifie les fantasmes de « hautement organisés »

(cf. supra), c'est explicitement en se référant à leur pôle conscient ; mais qu'en est-il des fantasmes inconscients ? Deux grandes options théoriques peuvent à cet égard être opposées : faut-il admettre, comme le propose J. Lacan, que l'inconscient est « structuré comme un langage » ? Ou bien faut-il faire droit aux apports de la deuxième topique freudienne qui décrit le ça (et donc l'inconscient qu'il constitue pour l'essentiel) comme totalement inorganisé ? Dans cette deuxième option, si le ça est bien le seul réservoir pulsionnel des contenus de l'inconscient, seule instance à être elle-même entièrement inconsciente dans ces contenus, on devrait admettre que les fantasmes inconscients qui en découlent soient eux-mêmes inorganisés.

Sans doute faut-il ici distinguer ce qui, dans l'idée même d'organisation, relève du processus primaire et du processus secondaire. Ce dernier seulement est supposé introduire les principes de cohérence et de non-contradiction propres à la pensée consciente, tandis que l'inconscient aurait en lui-même ses propres lois d'organisation régies exclusivement par le processus primaire. On peut ainsi penser que les fantasmes inconscients ne sont organisés que par les effets du refoulement secondaire.

Le statut des fantasmes inconscients est d'autant plus difficile à définir qu'il est purement spéculatif. Cliniquement, on ne peut en connaître que des manifestations indirectes, sous des formes qui sont évidemment très marquées par des processus défensifs, eux-mêmes secondarisés.

Encore faut-il savoir que leur traduction sous forme de fantasmes conscients n'en est qu'une manifestation parmi d'autres. Bien plus souvent, on sera amené à postuler l'effet de fantasmes inconscients dans des manifestations psychiques diverses qui ne prennent pas directement la forme de fantasmes conscients. Ainsi toute une gamme de manifestations symptomatiques peut être envisagée comme une expression plus indirecte de fantasmes inconscients.

En dehors même de ces manifestations symptomatiques, les fantasmes inconscients peuvent s'actualiser très directement et ponctuellement dans certains actes décisifs de la vie : tournants soudains, décisions de ruptures, nouveaux investissements professionnels ou amoureux, etc. Il s'agit alors de surgissements parfois inattendus d'une nécessité intérieure dont les déterminants peuvent rester incompréhensibles au sujet ; celui-ci a l'impression d'obéir à une force irrépessible agissant du plus profond de lui-même. Bien des demandes d'analyse s'appuient sur l'intuition d'un tel « agir de l'inconscient » brusquement révélé par ces moments exceptionnels.

L'importance que prennent les fantasmes dans la vie psychique est liée à leur caractère de « sang-mêlé ». Par la possibilité qu'ils ont de franchir dans les deux sens la barrière du refoulement, ils se prêtent tout particulièrement à mettre en relation la vie consciente et ses soubassements inconscients, lui assurant par là même un ressourcement permanent dans la vie pulsionnelle.

Notes

[1] S. Freud (1908) Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité, in Névrose, psychose et perversion, Paris, puf, 1976.

[2] S. Freud (1915), Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1968.

[3] S. Freud (1908) La création poétique et le rêve éveillé, in Essais de psychanalyse appliquée, Paris, Gallimard, 1971.

[4] S. Freud (1911) Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique, in Résultats, idées, problèmes, Paris, puf, 1984.

Chapitre III

Fantasmes et pulsions

On a vu comment le fantasme se rattache directement à la notion de « réalisation de désir », elle-même liée pour l'essentiel à la satisfaction substitutive de désirs sexuels refoulés.

Cela rejoint l'importance majeure accordée à la sexualité par la théorie psychanalytique et, plus précisément, à l'existence d'une « pulsion sexuelle » que Freud a supposé être à l'origine de toute vie psychique. Cette conception a été ultérieurement vulgarisée dans le grand public avec la notion de libido. Elle a donné lieu à de nombreuses critiques qui se sont exprimées à l'encontre du « pansexualisme » freudien, critiques qui méconnaissent en général que le sens donné par Freud à la pulsion sexuelle est bien plus large que celui qui s'attache à la notion commune de sexualité.

Ici se pose le problème du caractère hétérogène de différentes catégories de fantasmes. Il est notamment indispensable de distinguer les fantasmes érotiques et les fantasmes agressifs. L'expérience la plus commune nous montre à l'évidence comment les uns et les autres coexistent sans cesse dans notre vie psychique consciente ainsi que dans toutes les productions

culturelles. Or, si les premiers relèvent à l'évidence du premier modèle freudien de la satisfaction hallucinatoire du désir, les seconds posent de tout autres questions. La notion de désir est elle-même si étroitement liée à la sexualité qu'il paraît presque incongru de parler de « désir agressif ». Aussi la traduction du Wunsch freudien par l'idée de souhait reste-t-elle plus aisément compatible avec la finalité agressive de certains fantasmes.

L'interprétation des rêves fait fréquemment état de tels souhaits agressifs. Ceux-ci sont d'ailleurs étroitement liés à la structure inconsciente de l'Œdipe, puisque ce dernier conjugue en « complexe » le désir sexuel pour la mère et le souhait de mort à l'égard du père. Il faudra cependant attendre le grand remaniement théorique de 1920 pour que les fantasmes agressifs puissent trouver un statut pulsionnel permettant de les distinguer clairement des fantasmes sexuels.

Pour comprendre le statut des fantasmes dans toute leur complexité et dans leurs soubassements pulsionnels les plus originaires, il faut donc revenir à la théorie des pulsions et à son évolution au cours de l'œuvre freudienne.

I. Théories des pulsions

L'idée de pulsion apparaît très tôt dans la pensée de Freud. Elle a d'abord pour principale visée de désigner tout ce qui se rattache à la sexualité et qui peut rendre

compte des sources les plus profondes des contenus inconscients refoulés. Bien que la notion de pulsion soit ainsi impliquée dès les fondements de la psychanalyse, elle n'a été clairement définie que dans des travaux plus tardifs, et a donné lieu à des remaniements successifs.

La première théorie des pulsions est définie dans les Trois essais sur la théorie de la sexualité [\[1\]](#), en 1905. Freud distingue alors les pulsions sexuelles et les pulsions d'autoconservation (également nommées pulsions du moi). Mais c'est principalement les pulsions sexuelles qui retiennent son attention.

À la différence de l'instinct sexuel des animaux, qui n'est généralement activé que de manière intermittente dans le seul but d'assurer la survie de l'espèce par la procréation, la pulsion sexuelle humaine est supposée exercer une poussée constante. Elle n'est d'ailleurs pas réductible au seul instinct biologique, ce qui en fait un « concept limite » (limite entre le plan biologique et le plan psychique). Chaque pulsion se définit en outre par sa source, son but et son objet. La source renvoie à la localisation dans le corps d'une « zone érogène » dont l'excitation appelle une satisfaction, le but définit la manière dont cette satisfaction peut être obtenue, tandis que l'objet désigne la personne qui la procure. Ainsi, à titre d'exemple, la pulsion sexuelle orale, qui est la plus primitive, a pour source la zone érogène constituée par les lèvres et la cavité buccale ; son but est le plaisir de la succion qui accompagne la tétée (ou encore le suçotement du pouce qui peut s'y substituer), et l'objet en est la mère qui procure cette première expérience de

plaisir à son nourrisson.

Dans un deuxième temps, Freud introduira l'idée que la libido, c'est-à-dire l'ensemble des pulsions sexuelles, n'est pas exclusivement dirigée vers l'objet et vers le monde extérieur, mais qu'elle est primitivement d'essence « narcissique », c'est-à-dire dirigée vers le corps propre et le moi ; ce n'est que secondairement qu'une part de cette énergie libidinale pourra s'attacher aux objets du monde extérieur.

Après 1920 [\[2\]](#), en même temps qu'il propose une nouvelle topique fondée sur les trois instances ça-moi-surmoi, Freud est conduit à reformuler sa théorie des pulsions. À la distinction initiale entre pulsions sexuelles et pulsions d'autoconservation, il substitue la dualité des « pulsions de vie » (Éros) et des « pulsions de mort » (Thanatos). Mais alors que la deuxième topique ne prétend en rien remplacer la première et se borne à lui superposer d'autres clivages également significatifs, la deuxième théorie des pulsions constitue un remaniement théorique beaucoup plus radical.

Les pulsions de vie regroupent, sous le terme général d'« Éros », à la fois les pulsions sexuelles et les pulsions d'autoconservation. C'est évidemment l'introduction de la pulsion de mort (également appelée, suivant les textes et les traductions, « instinct de mort ») qui constitue l'innovation théorique majeure. Celle-ci fut en son temps ressentie comme tellement révolutionnaire, voire choquante par rapport à la cohérence du corpus théorique établi, que beaucoup de disciples parmi les

plus proches hésitèrent à suivre Freud dans ces nouvelles avancées. À l'époque actuelle encore, nombre de psychanalystes ne sont pas convaincus du bien-fondé de cette notion. Cependant les progrès des nouvelles approches cliniques et thérapeutiques de la psychanalyse accréditent de plus en plus cette deuxième théorie des pulsions.

La pulsion de mort suppose l'existence d'une agressivité primaire, visant à la destruction de la vie et de tous les mouvements d'organisation qui lui sont propres. Elle est aussi bien dirigée contre le sujet lui-même, que défléchie vers le monde environnant par un mécanisme de « projection » destiné à en protéger le sujet.

Il y a donc d'emblée une dualité pulsionnelle, impliquant une lutte et un conflit entre les deux instincts antagonistes. Une organisation psychique évoluée ne peut s'installer et se maintenir que pour autant qu'une suffisante « intrication pulsionnelle » permet à Éros d'intégrer et de neutraliser suffisamment cette destructivité primaire.

La première théorie des pulsions, centrée sur la pulsion sexuelle et opposant celle-ci à la pulsion d'autoconservation, ne permettait pas de rendre compte de manière satisfaisante de l'existence de fantasmes agressifs (fantasmes de destruction ou fantasmes sadiques, fantasmes de mort ou de castration) pourtant évidents dans la clinique psychanalytique. Bien que ceux-ci soient à l'évidence présents dans toutes les manifestations psychiques, il ne leur était reconnu dans

la première théorie des pulsions aucune base pulsionnelle spécifique.

Ainsi, les souhaits de mort découverts au cœur du complexe d'Œdipe ne pouvaient s'appuyer que sur un constat. Freud en chercha l'explication dans une inscription anthropologique, comme héritage du meurtre du père de la horde primitive.

Plus généralement les mouvements agressifs, et les fantasmes qui les expriment, pouvaient alors se comprendre comme un effet secondaire des frustrations imposées à la satisfaction de la pulsion sexuelle. L'introduction de la pulsion de mort donne un nouveau statut aux fantasmes agressifs en postulant la coexistence d'une pulsion érotique et d'une pulsion de destruction.

II. Les fantasmes dans l'œuvre de M. Klein

La deuxième théorie des pulsions donna lieu, parmi bien d'autres progrès théoriques qu'elle permit, à un développement particulièrement important qui devait marquer durablement et fortement l'histoire de la psychanalyse : l'œuvre de Melanie Klein [\[3\]](#).

M. Klein fut l'une des premières disciples de Freud à s'intéresser à la psychanalyse des enfants. Cela lui permit de mettre en évidence des fantasmes très

précoces qui, sans qu'ils apparussent en contradiction notoire avec la théorie freudienne, donnaient à celle-ci des prolongements théoriques très nouveaux.

M. Klein mit au centre de ses conceptions le caractère primaire des fantasmes d'agression liés à la pulsion de mort. Selon elle, la pulsion de mort menace d'emblée le moi naissant et provoque en lui des angoisses d'anéantissement. Le moi, chargé de gérer ces angoisses, existe lui-même dès la naissance.

Un mécanisme protecteur s'instaure alors immédiatement, visant à expulser au-dehors, c'est-à-dire dans l'objet mère, la pulsion menaçante. Pour lutter contre l'angoisse d'anéantissement, le moi doit en même temps se donner un objet puissant qui puisse l'en protéger : c'est le sein (dans la terminologie kleinienne). Mais celui-ci va dès lors se trouver « clivé » en deux parties : un « bon sein » (gratificateur) et un « mauvais sein » (frustrateur).

Ce clivage est ce qui permet au bébé de s'approprier les contenus « bons » du corps maternel, tandis que les contenus « mauvais » seront systématiquement expulsés. Le mouvement de projection est ainsi doublé par un mouvement d'introjection avec lequel il alterne sans cesse. Au clivage de l'objet correspond un clivage du moi, car ce sont évidemment les pulsions destructrices qui sont projetées au-dehors. C'est ce double clivage qui conduit à séparer l'amour de la haine.

Pour M. Klein, tous ces mouvements concernent de

manière indissociable les pulsions et l'objet, et s'expriment d'emblée en termes de fantasmes. Les fantasmes eux-mêmes sont supposés exister d'emblée, en même temps que les pulsions dont ils sont une expression directe, et en même temps que le moi qui les gère.

On voit donc combien cette conception du fantasme diffère de la conception freudienne qui rattache le fantasme à la réalisation du désir et le fait advenir secondairement comme palliatif du manque de satisfaction. Dans le modèle freudien, c'est l'absence de satisfaction (frustration) qui convoque le fantasme au service du « principe de plaisir ». Pour M. Klein, la frustration et le manque sont d'abord vécus comme des attaques venant d'un « mauvais sein ». Corrélativement, les premiers fantasmes sont des fantasmes d'attaque du sein maternel destinés à introduire les mauvaises parties du moi dans l'objet et à s'appropriier les contenus du « bon sein ».

Suivant ce nouveau modèle théorique, les fantasmes primitifs, marqués par le combat contre la pulsion de mort, constituent les contenus les plus profonds de l'inconscient. C'est ce qu'affirme clairement Susan Isaac, proche collaboratrice de M. Klein : « Les fantasmes sont les contenus primaires des processus psychiques inconscients. » La théorie kleinienne du fantasme rejoint ainsi, par d'autres voies, le questionnement freudien sur le caractère « originaire » de certains fantasmes inconscients. Mais, du même coup, elle efface l'écart que suppose la théorie freudienne entre la pulsion et le désir,

ce dernier étant, pour Freud et ses continuateurs les plus directs, lié indissolublement au manque qui le constitue.

III. Des pulsions aux fantasmes

À la différence des kleinien, la plupart des psychanalystes d'inspiration plus directement freudienne considèrent que les pulsions ne sont pas d'emblée « représentables » et que leur mise en représentation implique une organisation préalable du moi et l'accès à un travail de symbolisation qui passe par des étapes d'organisation elles-mêmes fort complexes.

Nous avons personnellement soutenu l'hypothèse, qui sera développée plus loin, que c'est la construction même des fantasmes et les processus qui la permettent qui fondent le registre des représentations et des symbolisations par lequel peut s'instaurer le désir humain dans ce qu'il a d'irréductible à ses soubassements biologiques.

Fantasmes érotiques ou agressifs ont en commun de mettre en scène des objets ; seules diffèrent la nature ou les modalités pulsionnelles de leur investissement. Dans la perspective d'une dualité pulsionnelle (coexistence de la pulsion sexuelle et d'une pulsion de destruction), on est amené à donner beaucoup d'importance à une « intrication pulsionnelle », par laquelle les pulsions de destruction se trouvent « liées » et donc pour une part

intégrées par la pulsion sexuelle. L'intrication pulsionnelle est soutenue par la mise en jeu des fantasmes, notamment des fantasmes conscients, dans la mesure où les investissements ambivalents des objets qu'ils mettent en scène peuvent y être soumis à diverses transformations.

Les processus de condensation, susceptibles de conférer à une même représentation des significations et des valences affectives diverses et simultanées, jouent à cet égard un rôle essentiel. Ainsi se trouvent généralement réunies dans un même fantasme des connotations sexuelles et destructrices.

Nous verrons, en conclusion de cet ouvrage, comment la mise en œuvre des fantasmes dans la vie psychique a, parmi d'autres fonctions, celle de maintenir au mieux l'intrication pulsionnelle par le travail incessant d'élaboration de l'ambivalence qu'ils permettent.

Notes

[1] S. Freud (1905), Trois essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, 1962.

[2] S. Freud (1920) Au-delà du principe de plaisir, in Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1981.

[3] M. Klein (1932), La psychanalyse des enfants, Paris, puf, 1969.

M. Klein (1921-1945), Essais de psychanalyse, Paris,

Payot, 1967.

Chapitre IV

L'organisation des fantasmes

Le fantasme s'inscrit dans le champ général des représentations. Aussi est-on fondé à s'interroger sur la nature des représentations qui le constituent.

Le fantasme ne se présente jamais comme une représentation isolée, telle que pourrait être l'image d'un objet du monde extérieur. Il s'agit toujours d'un complexe de représentations articulées entre elles. Freud a d'emblée décrit le fantasme comme une « construction psychique », suggérant par là sa complexité et le caractère composite de sa constitution, ce qui souligne à l'évidence qu'il s'agit d'une construction intégrant différents éléments de représentation.

Le Vocabulaire de Laplanche et Pontalis (1967) définit le fantasme comme un « scénario imaginaire ». Les idées de scène et de scénario sont évidemment très proches, la seconde insistant davantage sur la dynamique qui fonde sa mise en scène et impliquant un déploiement temporel.

Rappelons-nous comment, dans le premier temps de la

découverte, le fantasme a été postulé par Freud à la place des scènes sexuelles invoquées dans la première théorie traumatique de la séduction. Les fantasmes apparaissent là comme des transpositions dans l'imaginaire de scènes réelles, susceptibles d'être perçues ou agies.

L'évidence s'impose que le fantasme, comme le rêve, représente des scènes : scènes sexuelles de l'enfance, éventuellement réelles et plus encore imaginaires, rendues plus ou moins inconscientes par le refoulement ; mais aussi bien scénarios imaginaires conscients de la rêverie éveillée que Freud dénomme « actions imaginaires ».

Si le fantasme est bien une « mise en scène du désir » (pour reprendre ici une heureuse expression de Laplanche et Pontalis), celle-ci est construite et élaborée par un travail de transformations, opéré par le moi à partir de ses sources inconscientes. Et s'il est bien, comme le rêve, une tentative de réalisation du désir, c'est pour autant qu'il peut représenter, sur un mode imaginaire substitutif, les actions qui permettraient la satisfaction de ce désir.

I. Représentations d'actions

Qui dit scène dit action : une action dont le sujet est le principal protagoniste, soit directement comme dans la

rêverie, soit plus souvent par personnages interposés comme dans le rêve ou dans la fiction littéraire. Toute scène implique une action, même si celle-ci se trouve immobilisée dans une image statique, comme dans les œuvres picturales ou la photographie.

L'idée couramment admise que le fantasme représente des scènes conduit à explorer la place que prend la représentation des actions dans l'organisation des fantasmes. La même question pourrait se poser à propos de la production des rêves qui eux-mêmes mettent en scène des actions dans lesquelles le rêveur est toujours impliqué, soit directement, soit par l'interposition des différents « acteurs » et protagonistes du rêve. Ainsi, le fantasme « met en scène » psychiquement des actions qui représentent l'accomplissement du désir. Cet accomplissement imaginaire s'y exprime parfois par la représentation d'une action isolée. Plus souvent, il enchaîne plusieurs actions, surtout lorsqu'il s'agit d'un scénario complexe et développé dans le temps, comme c'est habituellement le cas dans les rêves et dans les rêveries diurnes.

Nous avons personnellement beaucoup insisté sur l'importance de ces représentations d'actions et sur la manière dont elles déterminent la construction des fantasmes [\[1\]](#). Nous avons soutenu l'idée que tout fantasme s'articule autour d'une représentation d'action. Cette éclairage méritait d'autant plus d'être développé que Freud ne l'a pas lui-même directement envisagé dans sa théorie du fantasme, bien qu'il puisse facilement s'y articuler.

La représentation d'actions s'inscrit dans le prolongement de la notion d'action spécifique proposée très tôt par Freud : celle-ci était alors définie comme la voie naturelle (« adéquate ») de la satisfaction. Bien que tombée en désuétude, l'idée d'action spécifique impliquait tous les « préparatifs psychiques » et un processus d'élaboration qui préfiguraient ce qui allait ensuite définir le travail du préconscient.

Cependant, il faut bien souligner que la représentation d'actions est tout autre chose qu'une action réelle. Elle implique, sur le modèle du rêve, la préséance du processus hallucinatoire : elle se substitue à l'action de la même manière qu'une représentation de l'objet peut se substituer à la présence actuelle d'un objet réel. Représentation d'objet et représentation d'action sont l'une et l'autre, et du fait de leur articulation, constitutives du fantasme.

II. Structure fondamentale du fantasme

Le fantasme se présente le plus souvent comme une structure de représentations à trois termes. Cette structure tend à intégrer et à articuler des représentations distinctes du sujet et de l'objet, liées entre elles par la représentation d'une action qui leur est commune.

Prenons l'exemple le plus banal d'un fantasme conscient relatif à la réalisation d'un désir sexuel dans lequel le

sujet souhaiterait prendre un rôle actif. On se trouve alors ramené au schéma prototypique d'un fantasme de séduction. Celui-ci sera structurellement constitué par la réunion de trois termes (représentations) :

- un séducteur (ici le sujet lui-même) ;
- un acte sexuel (ou ses équivalents transposés) représentant une certaine modalité de réalisation du désir érotique ;
- un « objet », plus ou moins défini, à qui s'adresse le désir et l'acte sexuel évoqué.

Dans cet exemple, le fantasme de séduction est organisé dans une forme active : le sujet se met en position de réaliser activement son désir et d'en obtenir la satisfaction imaginaire. Il y met en scène des actions intégrant certaines modalités de réalisation du désir grâce auxquelles il dispose imaginativement de l'objet pour en obtenir la satisfaction souhaitée.

Rappelons cependant que le fantasme de séduction a été initialement reconnu et théorisé par Freud comme une séduction de l'enfant par l'adulte. Dans ce cas (que l'on peut historiquement considérer comme cas princeps), le fantasme se présente donc de manière inversée par rapport à l'exemple ci-dessus. Il s'agit alors de la structure suivante :

1. un séducteur (par exemple, le père) ;
2. un acte sexuel caractérisant la séduction (par

exemple, caresse ou fellation imposée, viol anal ou génital, etc.) ;

3. l'enfant lui-même, en position d'« objet » par rapport à l'adulte séducteur.

On est alors dans la forme passive du fantasme de séduction. Le sujet s'y représente en position passive, en s'imaginant livré ou soumis aux initiatives de l'objet. Il s'y représente alors lui-même comme objet de son propre objet de désir.

Autant que la réalisation directe (active) du désir sexuel, le fantasme peut donc mettre en scène le désir de se soumettre au désir de l'objet. Le but du fantasme ainsi construit est bien d'obtenir une satisfaction érotique passive. Mais la complexité des modalités relationnelles en cause exclut que cette satisfaction soit réductible à un simple but pulsionnel. Ainsi, la représentation d'une satisfaction érotique passive est, dans bien des cas, évoquée comme moyen d'obtenir l'amour de l'objet.

Il est facile de reconnaître dans l'imaginaire sexuel de chacun de nous ce double versant, actif et passif, du désir et les multiples formes qu'il peut prendre dans nos fantasmes conscients. Il est plus choquant d'admettre l'existence de désirs passifs inconscients lorsqu'il s'agit d'actes sexuels réellement imposés au sujet, comme dans le viol ou dans les conduites sexuelles auxquelles les enfants sont contraints par des adultes. Il faut alors tenir compte du caractère effractif et traumatique entraîné par la mise hors jeu du moi et de ses moyens

autonomes d'intégration. Cela n'empêche pas que des désirs infantiles refoulés puissent être réactivés en de telles circonstances, entraînant une forte culpabilité chez les personnes les moins consentantes à de tels actes.

On voit donc comment la structure fondamentale du fantasme, structure à trois termes qui articule sujet et objet autour d'une représentation d'actions, se prête à représenter l'inversion des positions active et passive du sujet et de l'objet, et comment se trouvent ainsi déployées les infinies modulations du désir.

Les exemples ci-dessus mettent en scène une relation duelle entre le sujet et son objet de désir. En deçà des fantasmes œdipiens dans lesquels peuvent se déployer toutes les figures des fantasmes de séduction, ce caractère « duel » des fantasmes se retrouve a fortiori dans les fantasmes les plus archaïques. Tels sont la plupart de ceux qui ont été mis en évidence et décrits par M. Klein et son école, à partir de l'analyse des jeunes enfants. Dans ces fantasmes archaïques, la représentation d'actions s'impose sous les deux aspects complémentaires de l'activité et de la passivité : dévorer, être dévoré ; morceler, être morcelé ; pénétrer, être pénétré ; envahir, être envahi ; empoisonner, être empoisonné ; détruire, être détruit ; châtrer, être châtré ; etc.

C'est cette même expression duelle du fantasme qui se retrouvera chaque fois que le sujet aura à exprimer directement son désir au plus près d'un mouvement d'activation pulsionnelle actuelle, dirigée vers l'objet qu'il

investit.

Cependant, la structure fondamentale peut aussi bien s'appliquer à des tiers sans que le sujet lui-même y soit directement représenté, c'est-à-dire mettre en scène une relation entre tiers. Telle sera, par exemple, la représentation fantasmatique que l'enfant peut se donner des relations sexuelles entre ses parents. Telle peut être aussi la construction fantasmatique d'une scène érotique entre deux personnes destinée à satisfaire un désir voyeuriste et à soutenir une montée de l'excitation sexuelle (fantasmes masturbatoires notamment). Ou encore, il peut s'agir d'une mise en scène compulsive d'un lien amoureux entre tiers dont le sujet est exclu, comme dans les accès de jalousie.

Dans tous ces cas, le moi-sujet n'est plus lui-même directement impliqué dans le contenu représentatif du fantasme : les deux protagonistes du désir (de l'action qui le représente) sont l'un et l'autre des tiers.

Si l'on reste dans le registre d'un fantasme de séduction intégrant la représentation d'un acte sexuel, le fantasme tiers pourra s'énoncer : X « séduit » Y, en considérant que le verbe « séduit » résume dans cette formulation schématique toute représentation possible d'acte sexuel (ou de ses équivalents).

Bien que cette forme tierce de la structure fondamentale du fantasme puisse ainsi renvoyer à un fantasme de séduction, elle constitue typiquement le fantasme de scène primitive, dont le prototype inconscient concerne la

relation sexuelle entre les parents. Ce fantasme, sur lequel nous reviendrons plus loin, joue un rôle fondamental dans l'organisation psychique de l'enfant, notamment dans le développement et la mise en forme du conflit œdipien.

Il va de soi que, bien que le fantasme représente alors dans son expression manifeste une relation extérieure au moi-sujet (relation entre tiers), on ne saurait penser que celui-ci n'y est pas impliqué. Le sujet reste, en tout état de cause, partie prenante de la relation de désir représentée dans le fantasme, dans la mesure où il en est lui-même le producteur.

Ainsi le fantasme peut-il mettre en scène alternativement des relations duelles et des relations entre tiers, ce qui lui confère un rôle particulièrement important dans la construction et l'élaboration des relations d'objets.

III. Transformations des fantasmes

Les exemples précédents ont montré comment la structure fondamentale du fantasme se prête à différentes transformations.

Dans la forme duelle, l'une de ces transformations consiste en une inversion des positions active et passive du sujet dans sa relation à l'objet. Cette transformation peut être considérée comme la plus primitive et la plus

essentielle dans le jeu intrapsychique des fantasmes.

Une autre transformation particulièrement importante est de permettre la substitution d'un objet à un autre. Ainsi, si l'on se réfère au développement psychique de l'enfant, celui-ci pourra substituer à la représentation de son premier objet (la mère) tout autre objet prenant un rôle de substitut maternel. Il pourra ensuite conférer à la représentation du père un statut privilégié et alternatif à celui de la mère, permettant ainsi le libre jeu des investissements œdipiens.

Enfin, la mise en représentation d'un fantasme entre tiers (scène primitive prototypique) lui permettra une véritable « triangulation », pour autant qu'il peut alors se situer lui-même tout à la fois en extériorité par rapport au couple parental et cependant en relation imaginaire et en identification avec l'un ou l'autre des protagonistes de la scène.

C'est la complexité et l'articulation possible de différentes transformations permises par la structure fondamentale qui confèrent à celle-ci une fonction organisatrice majeure dans le développement psychique de l'enfant et, au-delà, dans le libre jeu de la vie fantasmatique.

Pour illustrer cette dynamique de transformations, il est particulièrement intéressant de se référer à un célèbre article de Freud sur le fantasme, « Un enfant est battu » [2]. Ce fantasme, dit de « fustigation », est un fantasme conscient (souvent un fantasme masturbatoire) que l'on retrouve fréquemment dans la clinique psychanalytique. Il

consiste à se représenter un enfant battu par un adulte (généralement un homme). Il peut être à la base de certaines perversions sadomasochistes ; mais, plus généralement, il fait partie des fantasmes typiques qui, de manière consciente ou inconsciente, peuvent survenir dans la vie psychique (érotique) de tout un chacun.

Freud s'attache à reconstituer les différentes phases de la construction de ce fantasme qui aboutissent par une série de transformations, dont certaines restent inconscientes, à son expression consciente finale.

Cette phase terminale intègre deux transformations particulièrement importantes. L'une consiste en une substitution : un autre enfant est substitué au sujet lui-même. La deuxième opère par renversements successifs des composantes sadique et masochiste du fantasme : l'apparence sadique du fantasme final masque désormais sa composante masochiste qui reste refoulée.

Ce texte remarquable fait apparaître toute la complexité de la dynamique de transformations du fantasme au cours de ses différentes phases ainsi reconstruites par l'interprétation.

IV. Niveaux d'organisation des fantasmes

Ce qui vient d'être dit sur la structure fondamentale du

fantasme, ainsi que sur les possibilités de transformations que celle-ci permet, fait apparaître l'importance que prend la dynamique des fantasmes dans l'ensemble du fonctionnement psychique et dans les processus mêmes de son organisation.

Cependant, la mise en œuvre de la structure fondamentale du fantasme suppose que le moi ait atteint un niveau d'organisation suffisant. On ne saurait donc considérer que cette structure soit donnée d'emblée dès le début de la vie psychique.

Il est ici important de remarquer que la structure ternaire du fantasme est homologue à la structure de la phrase grammaticale : sujet-verbe-complément d'objet. On ne peut douter que le langage y joue un rôle important, en rappelant que l'acquisition de la langue grammaticale (aux environs de 3 ans) est elle-même contemporaine des débuts de l'organisation œdipienne, à laquelle renvoie notamment la forme tierce du fantasme. On ne saurait cependant en conclure que la structure du fantasme soit réductible à une structure linguistique. C'est d'abord au niveau des représentations elles-mêmes et de leurs soubassements pulsionnels que s'organise le fantasme. Et c'est justement la possibilité d'une organisation triangulaire des représentations d'objets, telle qu'elle apparaît dans la forme prototypique du fantasme de scène primitive, qui permet à l'enfant d'acquérir l'usage grammatical de la langue. Cela est clairement attesté par les carences d'acquisitions grammaticales qui s'observent chez certains enfants psychotiques.

Il est donc nécessaire de prendre en compte des niveaux d'organisation du fantasme plus élémentaires et plus archaïques, sous-jacents à l'acquisition et/ou à la mise en œuvre de la structure fondamentale.

La liaison constitutive de l'organisation dynamique du fantasme, dans ses formes les plus rudimentaires, concerne la première liaison qui peut s'établir entre la représentation de l'objet et la représentation d'une action, cette dernière exprimant au plus près le mouvement pulsionnel. C'est pourquoi, selon nous, cette première liaison qualifie le fantasme comme tel et l'institue comme « représentant pulsionnel ». Elle articule les différentes composantes de la pulsion (source-but-objet) : elle établit le lien entre la source et l'objet, et cela par la médiation du but lui-même exprimé par la représentation d'action.

L'objet lui-même, dans sa représentation la plus archaïque, est un « objet partiel ». Il s'agit d'abord d'une représentation du « sein » (ou du mamelon) à laquelle se substituent d'autres représentations d'objets partiels comme le bâton fécal et le pénis. Cette conception de l'objet partiel primitif, déjà ébauchée par Freud, a été beaucoup développée par les auteurs postfreudiens, particulièrement par M. Klein et son école, à partir de l'expérience de psychanalyses de jeunes enfants. Bien loin d'être purement spéculative, elle se vérifie sans cesse dans la clinique psychanalytique (particulièrement lorsqu'il s'agit d'états très régressifs ou de psychoses), et chacun peut en retrouver trace dans le matériel des rêves.

La clinique psychanalytique montre également que, dans

des formes précaires de l'organisation psychique, ou dans certains moments de régression, la représentation de l'objet tend à s'effacer. Il semble alors que la poussée pulsionnelle ne puisse se transformer qu'en représentation d'actions, sans que celle-ci puisse se lier suffisamment à une représentation d'objets véritables.

À titre d'exemple, on peut penser à certains souvenirs d'enfance qui se sont fixés, du fait de leur caractère traumatique (notamment dans des situations d'abandon ou de deuil), et qui se réduisent à des évocations de mouvements ou d'actions : fugue, poursuite d'un jeu solitaire répétitif, etc. Dans ces cas, il s'agit bien entendu d'une reconstruction fantasmatique où la représentation d'actions, corrélative d'un effacement de la représentation de l'objet, exprime directement la perte d'objet et le retrait narcissique de l'investissement. Le mouvement pulsionnel ne peut alors se représenter que comme une action purement auto-érotique, déconnectée de son but et de son objet. Moins l'objet est représenté (représentable), plus la charge pulsionnelle investit massivement la représentation d'action.

Certains fantasmes s'imposent à nous comme pures représentations d'actions. Un exemple assez banal et sans doute familier à chacun est celui du fantasme « partir ». Il surgit parfois, dans une séance ou dans certains moments de crise de la vie quotidienne, comme la seule issue représentable à une actualisation conflictuelle dont la charge économique excède ponctuellement les possibilités d'aménagements fantasmatiques de la relation en cause.

De tels fantasmes régressifs effacent temporairement la distinction sujet-objet telle qu'elle s'exprime dans la structure fondamentale. Réciproquement, on peut comprendre que c'est seulement lorsque la différenciation sujet-objet est acquise et suffisamment stabilisée dans l'organisation psychique de l'enfant que la structure fondamentale du fantasme peut être mise en œuvre et utilisée dans ses potentialités de transformations.

Considérée d'un point de vue génétique, la structure fondamentale du fantasme constitue l'aboutissement d'un processus complexe d'organisation. Cela nous conduira donc à nous interroger sur la nature des processus qui la permettent.

Notes

[1] M. Perron-Borelli (1985) Le fantasme, une représentation d'action, Revue française de psychanalyse, 49, n° 3, 903-913

M. Perron-Borelli, , Dynamique du fantasme, Paris, puf, 1997.

[2] S. Freud (1919) Un enfant est battu, in Névrose, psychose et perversion, Paris, puf, 1973.

Chapitre V

Prémices des fantasmes

La formation du fantasme chez le très jeune enfant coïncide avec la possibilité de se donner une représentation du monde extérieur, particulièrement de la personne de la mère, distincte des représentations du moi-propre. C'est alors seulement que peut s'instaurer le jeu interne (« intrapsychique ») des représentations, faisant ainsi passer les investissements pulsionnels primitifs dans un registre nouveau, proprement psychique. La représentation d'un objet mère, devenu « objet interne », peut dès lors suppléer, du moins dans une certaine mesure, aux satisfactions pulsionnelles qui étaient jusque-là étroitement liées à la présence réelle de la mère et aux soins qu'elle prodigue à son bébé.

On retrouve là l'écart déjà souligné entre fantasme et réalité : le fantasme peut suppléer à la réalité d'une absence maternelle et du manque de satisfaction réelle. Il permet un aménagement de la frustration et des angoisses d'abandon liées aux inévitables absences ou défaillances maternelles. Cette possibilité de suppléance est à la base de toute organisation psychique.

I. Représentation de l'objet

Freud a proposé dès 1900, dans L'interprétation des rêves, un modèle de formation de la représentation de l'objet. Ce modèle est fondé par analogie sur la mise en évidence du « processus hallucinatoire » propre au rêve. Théorisé comme « réalisation hallucinatoire du désir » dans le rêve, le processus hallucinatoire est généralisé comme processus fondateur de toute représentation et permet de rendre compte de la constitution d'une représentation de l'objet.

Plus précisément, ce n'est pas l'hallucination elle-même qui fonde directement la représentation, mais l'écart qui s'instaure entre la tentative de satisfaction hallucinatoire et la satisfaction réelle que seul l'objet en personne peut apporter. C'est le manque de la satisfaction réelle attendue qui institue et signifie le désir, tandis que celui-ci désigne la mère absente comme objet de ce désir. C'est alors seulement que la mère peut être instituée en « objet externe », dès lors distinct du moi et localisé hors du Moi.

Au travers et au-delà de la frustration et de l'attente, ce mouvement processuel réunit l'image de la mère, vers qui s'oriente le désir, et l'éprouvé hallucinatoire de la satisfaction attendue. Il intègre de plus, comme nous l'avons souligné précédemment, la représentation de l'acte qui permettrait de réaliser le désir : le prototype en est l'action de téter, mais la représentation peut concerner tout acte moteur par lequel pourrait être retrouvé le « sein » perdu de la mère.

Il va de soi que la représentation de l'objet, ainsi comprise au sens freudien comme moment fondateur de

l'organisation psychique, ne surgit pas magiquement du néant. L'objet se construit à partir des interactions entre le bébé et sa mère (ou son substitut). La mère est primitivement investie dans sa réalité, comme pourvoyeuse de « soins maternels », avant toute possibilité de la reconnaître. S. Lebovici a résumé ce paradoxe en une formule percutante : « L'objet est investi avant d'être perçu. »

La construction de l'objet, ainsi que les processus organisateurs qui la sous-tendent dans le modèle freudien, peuvent se comprendre en trois temps :

1. Celui d'un investissement premier de la personne de la mère : celle-ci est désignée, suivant diverses terminologies usuelles, comme « objet primaire » ou comme « objet d'étayage ». C'est le temps où s'inscrit l'expérience de satisfaction en articulation avec les premiers repérages sensoriels et perceptifs sur lesquels se fondera la représentation de l'objet mère.
2. Celui de la constitution d'un préobjet. On peut considérer que celle-ci est liée aux premières tentatives hallucinatoires : les repérages précoces liés à l'expérience de satisfaction commencent à se constituer en traces mnésiques plus ou moins organisées. Celles-ci se trouvent alors associées non plus seulement à la répétition des expériences de satisfaction, mais aussi aux vécus auto-érotiques qui accompagnent le processus hallucinatoire.

En l'absence d'une satisfaction actuelle, ces traces mnésiques permettront, par l'évocation de la satisfaction dans le souvenir, une certaine anticipation de son retour qui permet d'aménager la frustration ressentie. De par leur organisation progressive, elles tendent de plus à se constituer en préreprésentation de l'objet.

3. Celui de la constitution d'un véritable objet (objet interne) dès lors que l'échec de la tentative hallucinatoire aura conduit à l'instituer comme objet de désir (objet perdu de la satisfaction), selon le plus classique schéma freudien. « Objet interne » et « objet externe » (ce dernier pouvant être également appelé « objet réel ») se construisent solidairement par leur différence et leur complémentarité.

II. Prémices de l'objet

Ce qui est ainsi halluciné associe des traces mnésiques de l'expérience de satisfaction vécue dans le corps (de l'ordre des pures sensations endogènes) et les premiers éléments de repérage perceptif de la présence maternelle. On peut imaginer que ce sont d'abord des images disparates, évanescentes et plus ou moins chaotiques : images sensorielles diverses, surtout cénesthésiques, mais aussi olfactives, posturales, tactiles, auditives, visuelles, etc.

Dans ce kaléidoscope, il s'agit, pour une part, d'une

réactualisation de l'éprouvé sensoriel et affectif de la satisfaction ; pour une autre part, il s'agit d'images référées plus directement au corps de la mère (son odeur, le goût de sa peau, sa voix, ses gestes, etc.). Ainsi, la représentation présuppose l'investissement et l'intégration de traces mnésiques hétérogènes, dont les unes sont plus proches d'un vécu corporel propre au bébé, tandis que d'autres sont davantage liées aux caractères perceptifs de l'objet réel.

1. Sensorialité et indices perceptifs

La sensorialité, soit comme éprouvé corporel plus ou moins global (bien-être, chaleur interne, détente et/ou excitation), soit comme sensations de plaisir plus localisées préluant à l'investissement des zones érogènes, est probablement prédominante dans le temps premier d'hallucination de la satisfaction.

Parmi ces sensations, certaines concernent plus particulièrement le contact, au sens le plus large (sensations de chaud, de doux, contact de la peau, caresses, sensations d'être enveloppé, serré par les bras, bercement, etc.) ; celles-ci constituent les premiers indices sensoriels d'une relation à l'autre, même si elles sont d'abord peu différenciées de sensations purement endogènes. Ces expériences sensorielles, directement référées au corps propre, constituent le terreau dans lequel vont s'inscrire les ancrages corporels du fantasme.

Corrélativement, certaines traces mnésiques seront plus directement associées à la personne de la mère et pourront constituer les premiers indices de la présence maternelle. Ces indices se détachent plus ou moins précocement sur le fond confus et mouvant des sensations corporelles liées aux affects de plaisir et de déplaisir. Pour autant qu'ils tendent à se différencier des éprouvés corporels et de l'affect, ils sont de l'ordre de la perception, principalement visuelle et auditive. Ils confèrent progressivement à l'objet maternel, dans la perception actuelle qu'en a le bébé, un statut d'existence repérable qui tend à se différencier des expériences plus fusionnelles de contact. Leur évocation (préreprésentations) prennent très vite une fonction anticipatrice de la satisfaction attendue à laquelle ils restent associés par contiguïté spatiale et temporelle.

Ce sont surtout des repérages fondés sur des perceptions à distance (perceptions visuelles et auditives) qui sont aptes à prendre une telle valeur, comme anticipateurs du retour de la satisfaction. Ces perceptions à distance permettent une appréhension de la position de la mère dans l'espace environnant (proximité, éloignement), des variations de distance dans ses mouvements d'approche ou d'éloignement. Pouvant persister dans les intervalles de temps qui séparent les expériences de contact, ces perceptions à distance contribuent à fonder les repérages de sa disparition ou de son retour, et par là une préconception de sa possible permanence. Les indices visuels attachés à la perception élective des positions et des déplacements de la mère

organisent un espace extérieur, ainsi investi comme lieu de sa présence-absence.

Les indices auditifs (bruit des pas, des préparatifs de repas, etc.) prennent de la même manière une valeur particulièrement significative. Plus encore que la variation de distance perçue visuellement et la différenciations des zones spatiales, ces indices auditifs fondent la persistance de l'objet d'étayage alors même que celui-ci échappe à la perception visuelle.

La voix de la mère prend ici une valeur toute particulière, par la charge d'affect qu'elle véhicule. On sait maintenant qu'elle est perçue et reconnue très précocement de manière spécifique et différentielle. Elle se trouve donc d'emblée intégrée synchrétiquement aux expériences polysensorielle associées à la satisfaction. Lorsque commencent à s'organiser des perceptions plus directement référées au monde extérieur, elle permet que soit maintenue une relation à distance. De plus, par ses intentions signifiantes, elle constitue l'étoffe sonore et affective de ce qui deviendra progressivement une véritable communication langagière. On sait que les intonations qui modulent les paroles maternelles sont perçues et comprises bien avant ces paroles elles-mêmes ; elles en préparent le déchiffrement sémantique.

Ainsi, s'il semble incontestable, dans le sens indiqué par Freud, que la représentation de l'objet ne puisse naître que de son absence, il n'en est pas moins vrai que certains indices perceptifs étayent l'investissement de l'objet primaire dans sa présence, en liaison directe et en

continuité avec l'expérience de satisfaction. Cette idée a été tout à fait centrale dans les travaux de Winnicott : l'objet ne peut selon lui se constituer en objet perdu que pour autant qu'il a été d'abord connu et investi dans sa réalité.

2. Rôle de la motricité et de l'action

La motricité est d'emblée impliquée dans les premiers modes d'expression du nouveau-né, dans les gesticulations, postures et mimiques par lesquelles il manifeste son plaisir ou son déplaisir, sa satisfaction ou sa détresse. Les cris, qui sont une forme particulière d'expression motrice, ont à cet égard une fonction majeure par leur effet de signal agissant sur l'entourage. S'avérant particulièrement aptes à provoquer une réaction appropriée de la mère, ils seront vite utilisés de manière adaptée dans le but d'obtenir la satisfaction attendue. Cela entraîne la découverte et l'investissement de leur valeur de communication, préluant à l'intentionnalité progressivement maîtrisée de leur utilisation.

L'action motrice se trouve d'emblée étroitement liée à l'érotisme oral, par le rôle privilégié que prend la succion du mamelon, ainsi que celle du pouce utilisé comme son substitut auto-érotique. La plupart des auto-érotismes qui pourront se développer ultérieurement et persisteront éventuellement chez l'adulte visent ainsi à stimuler une zone érogène par la médiation d'une motricité rythmique (balancements, caresses, etc.).

L'investissement de la motricité volontaire prendra ensuite une importance croissante. Ce sont d'abord les progrès de la préhension et des ajustements perceptivo-moteurs qui permettent l'exploration du monde environnant : au-delà des réflexes archaïques d'agrippement, le bébé prend véritablement possession du visage de sa mère, qu'il caresse et explore ; il se saisit des objets matériels pour les porter à sa bouche, ce qui les associe au plaisir oral de la succion, etc.

Viennent ensuite les progrès de la locomotion, qui augmentent notablement le champ spatial de ses explorations et ses possibilités d'autonomie. La marche marque une étape décisive dans les modulations de la relation par le moyen qu'elle offre de faire varier intentionnellement la distance à l'objet. Elle permet de jouer beaucoup plus librement de l'intentionnalité des mouvements propres d'éloignement et de rapprochement. Plus encore, elle permet d'augmenter notablement la maîtrise de la séparation ; ainsi, l'enfant pourra s'assurer que sa mère est présente dans la maison, alors même qu'il ne peut la voir ni l'entendre, d'aller la chercher pour solliciter une aide, un câlin, etc.

Tout ce qui se joue pour le très jeune enfant dans ce registre de la motricité et de l'action contribue donc à étayer le travail psychique de représentation du monde extérieur et la construction de l'objet.

3. Les interactions précoces mère-enfant

Sous l'influence croissante des apports de M. Klein et surtout de Winnicott, de nombreux travaux se sont développés qui ont mis en évidence l'importance des interactions précoces entre la mère et le bébé. Celles-ci se fondent sur une communication d'affects qui, du côté de la mère, exprime en permanence le lien affectif primaire qui l'attache à son bébé.

La communication par l'échange des regards et par le sourire prend à cet égard un rôle médiateur des plus précoces. Il faut aussi insister sur la réciprocité des actes de la mère et du bébé ; celle-ci se trouve spontanément engagée avec lui dans des jeux qu'elle induit (jeux d'imitation, de disparition-réapparition, de cache-cache, de « répons » verbaux, etc.).

Ce qui se joue ainsi et s'éprouve comme première forme de communication est sous-tendu par les fantasmes maternels et par ce que la mère en projette dans ces interactions précoces. Les psychanalystes d'enfants ont mis en évidence l'importance des fantasmes inconscients de la mère qui accompagnent son désir de maternité, ainsi que les projections fantasmatiques qu'elle peut faire sur le corps de son enfant, à l'occasion des soins qu'elle lui donne (allaitement, toilette). Il est donc très important de souligner qu'il y a, à cet égard, une évidente préséance des fantasmes maternels (et parentaux) par rapport au processus de construction des représentations et des fantasmes propres de l'enfant.

De nombreux psychanalystes ont également insisté sur la fonction de « pare-excitation » de la mère. Au niveau le

plus élémentaire, il s'agit des conduites qu'elle met en œuvre intuitivement pour calmer ou prévenir les moments paroxystiques d'excitation et d'angoisse de son bébé. Privé de cette protection, le bébé se trouverait envahi par des orages affectifs et un débordement pulsionnel qui ne laisseraient aucun champ possible à des échanges structurants.

Ainsi se trouve soulignée l'importance de l'état émotionnel de la mère et de ses propres dispositions psychiques comme condition initiale du développement psychique de l'enfant. Quant à la formation des fantasmes propres à l'enfant, on peut ainsi comprendre qu'ils se développent sur le terreau nourricier que constituent les fantasmes inconscients de la mère, tout particulièrement à cette période d'éveil de la vie psychique où l'enfant n'est pas encore en mesure de se constituer une organisation psychique autonome.

C'est donc à partir d'un ensemble d'éléments sensoriels, perceptifs et moteurs, inscrivant dans le psychisme de l'enfant les premières traces mnésiques associées aux expériences de satisfaction et de frustration, que s'instaurent les prémices de représentation de l'objet maternel. Le passage à la représentation de l'objet comme tel va de plus s'appuyer sur la qualité des liens affectifs et fantasmatiques que la mère introduit elle-même par ses propres investissements.

Reste à comprendre par quels processus peut se constituer une représentation de l'objet qui puisse prendre une vraie fonction substitutive à sa présence

réelle, c'est-à-dire la constitution d'un véritable réalité psychique.

Chapitre VI

Matrice originelle du fantasme

Les processus psychiques fondamentaux qui permettent la formation et l'organisation des fantasmes sont ceux-là mêmes qui fondent l'organisation psychique à son niveau le plus précoce et le plus élémentaire. La constitution de l'objet, avec sa double polarité d'objet interne et d'objet externe, est à la base de l'organisation du moi et de ses relations avec le monde extérieur. Elle institue la limite entre le « dedans » de la réalité psychique et le « dehors » de la réalité du monde environnant. Cette organisation basale est elle-même corrélative de la formation des fantasmes.

Il est donc important de comprendre quels processus rendent possible une telle organisation, à partir des premiers investissements pulsionnels de la mère (sa personne réelle en tant qu'objet d'étayage) et au-delà des premières assises perceptivo-motrices qui en fondent la représentation (préobjet).

On a vu (chap. V) comment le modèle princeps de la satisfaction hallucinatoire proposé par Freud est à cet égard fondamental. Il reste cependant en lui-même

insuffisant pour rendre compte de toute la complexité de ces processus. Il faut donc se tourner vers de nouvelles approches (postfreudiennes) pour approfondir ces questions.

De nombreux travaux ont ainsi apporté d'importants éclairages sur les processus fondateurs de l'organisation psychique. Certaines de ces contributions sont elles-mêmes devenues fondamentales et sont désormais intégrées dans le corpus théorique de la psychanalyse (M. Klein, A. Freud, Winnicott, Bion et bien d'autres).

En proposant nous-même l'expression « matrice originelle du fantasme » [\[1\]](#), nous ne pouvions que recouper et prolonger ces travaux. Aussi devons-nous nous limiter ici à mettre l'accent sur quelques-uns des processus organisateurs qui ont particulièrement retenu notre attention dans notre réflexion personnelle.

Il va de soi que cette « matrice originelle », où s'instaurent les fondements de l'organisation psychique, ne concerne pas seulement la formation des fantasmes. Plus généralement, elle engage toute l'organisation du moi et l'installation des mécanismes de défense par lesquels ce dernier devient capable de contrôler et de gérer les forces pulsionnelles primitives. C'est par là que se constitue un « appareil psychique » relativement autonome, tel que le décrit la métapsychologie freudienne. Si nous avons choisi de privilégier dans notre approche la formation des fantasmes, c'est pour autant qu'on peut considérer que celle-ci est au cœur de cette

organisation primordiale.

I. La médiation auto-érotique

C'est d'abord dans la fonction de l'auto-érotisme que l'on peut situer l'un des premiers processus organisateurs.

Freud propose en 1905, dans ses Trois essais sur la sexualité, une conception de la sexualité infantile, dont il souligne le caractère essentiellement auto-érotique. Il appuie alors sa démonstration sur l'exemple du suçotement, considéré comme prototype des manifestations sexuelles de l'enfance. Celui-ci vient se substituer à la satisfaction primitive liée à la tétée.

Par là, il pose clairement les bases de la théorie de l'étayage. Selon cette théorie, le plaisir (érotique) lié au suçotement devient le prototype de toutes les activités sexuelles ultérieures. Il s'ensuit que « l'activité sexuelle s'est d'abord étayée sur une fonction servant à conserver la vie, dont elle ne s'est rendue indépendante que plus tard (...) mais bientôt le besoin de répéter la satisfaction sexuelle se séparera du besoin de nutrition ».

L'activité auto-érotique orale du bébé se manifeste et se développe, au-delà de la succion du pouce et lorsqu'il est devenu capable de préhension, par le geste de porter tout objet à sa bouche. Bien que privilégiant la zone buccale, ce qui l'institue comme première « zone érogène »,

l'activité auto-érotique concerne également d'autres zones corporelles, et notamment la peau : c'est la première fonction du « doudou » que de permettre au bébé de se prodiguer à lui-même des caresses substitutives.

L'auto-érotisme étaye la représentation naissante (préobjet) en l'actualisant dans l'éprouvé corporel d'un plaisir, en même temps que celui-ci se spécifie comme plaisir érotique (sexuel au sens freudien). La satisfaction hallucinatoire, avant de pouvoir faire retour vers l'objet maternel en l'instituant comme objet du désir, se fonde sur la satisfaction actuelle et réelle que procure à l'enfant le plaisir auto-érotique.

On peut donc souligner que l'auto-érotisme inscrit un lien originel entre l'action (et/ou l'activité) et les préludes de l'autonomie psychique. Par l'acte auto-érotique, l'enfant se fait lui-même agent de sa propre satisfaction, en se procurant à lui-même un plaisir qu'il ne pouvait jusqu'alors recevoir que de sa mère. Par là, comme le souligne encore Freud, « il se rend ainsi indépendant du monde extérieur qu'il ne peut encore dominer ». Ce premier lien ainsi établi entre l'autonomie et l'investissement de l'activité restera fondamental. C'est dans ce rôle d'agent (actant) que s'inscrit virtuellement la place du sujet, en ajoutant que celle-ci devra ultérieurement se compléter par l'admission d'une position passive.

II. L'espace transitionnel

L'œuvre de D.W. Winnicott a eu une influence très importante dans les développements récents de la psychanalyse. Sa formation initiale de pédiatre l'a mis d'emblée en contact avec les problèmes posés par la relation précoce mère-nourrisson. Sans rien renier de l'œuvre de Freud, il fut plus directement influencé par M. Klein, mais garda toujours une grande liberté d'esprit vis-à-vis de tous ses prédécesseurs, se fiant avant tout à son intuition et à sa propre créativité. Il sut allier une connaissance profonde des processus inconscients à un pragmatisme fondé sur le simple bon sens qui le mettait de plain-pied avec ses petits patients, en même qu'avec les soucis quotidiens de leurs parents.

Winnicott est surtout connu dans le grand public par la notion très vulgarisée d'« objet transitionnel » [\[2\]](#), désignant concrètement les jouets favoris auxquels s'attachent les jeunes enfants, dont le prototype est l'ours en peluche. Il s'agit, selon Winnicott, de la « première possession non-moi », constituant une transition entre la confusion initiale du moi avec l'objet et leur nette séparation. Cet objet occupe lui-même une position « transitionnelle » en ce qu'il est une possession distincte du corps propre (par différence avec les parties du corps utilisées pour les activités auto-érotiques) dont cependant l'enfant peut disposer à sa guise (ce qu'il ne peut faire avec sa mère). L'objet transitionnel prend ainsi la place du « sein », dont il permet un premier dégagement, ce qui se produit normalement dans la deuxième moitié de la première année. Il acquiert alors une grande importance pour aider l'enfant à surmonter ses angoisses

dépressives.

Plutôt que de s'attacher à la réalité concrète de cet « objet », Winnicott a très vite généralisé son idée en évoquant, dans le même esprit, des « phénomènes transitionnels » (ou encore un « espace transitionnel »). Ceux-ci concernent « tout ce qui se situe entre l'érotisme oral et la véritable relation d'objet ». Ultérieurement, les phénomènes transitionnels resteront à la base de toute créativité. Ils soutiendront « la tâche interminable qui consiste à maintenir, à la fois séparés et reliés l'un à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure ».

C'est dans un tel espace que peut s'opérer le passage, partant d'une confusion initiale entre le psychisme maternel et le psychisme primitif de l'enfant, à une organisation intrapsychique suffisamment autonomisée. Ce qui se joue dans ce champ transitionnel permet le dégagement progressif de la dépendance (d'abord quasi absolue) du psychisme de l'enfant à l'égard des étayages maternels.

Au début, les effractions traumatiques que subit le moi naissant de l'enfant (violence pulsionnelle primitive, effets de la frustration, intensité des affects d'angoisse ou de douleur, etc.) ne peuvent être régulées que par la présence et la vigilance maternelle. Peu à peu, la constitution de son propre appareil psychique permet à l'enfant d'accéder à une autorégulation de ces effractions. L'enfant n'est plus dès lors aussi étroitement dépendant de la qualité et de l'adéquation ponctuelle des réponses de ses objets d'étayage.

Une autre notion de Winnicott qui a connu un grand succès est celle de « mère suffisamment bonne ». Cette mère-là « commence par témoigner d'une adaptation presque totale aux besoins de son bébé, puis, avec le temps, cette adaptation se fait de moins en moins sentir, cette diminution étant fonction de la capacité croissante qu'acquiert l'enfant de faire face à la défaillance maternelle ». Elle pourvoit donc aux besoins psychiques de son enfant, non seulement par son attention et sa sollicitude, mais aussi en sachant le frustrer dans des limites tolérables pour lui. Tout autant qu'elle doit être sensible à ses besoins d'étayage, elle doit pouvoir également reconnaître en temps utile ses besoins d'autonomie et s'adapter souplement aux uns et aux autres.

Ce qui est alors en cause, c'est la capacité de la mère à s'identifier intuitivement aux besoins psychiques de son enfant, y compris à ses besoins d'autonomie, ce qui implique sa capacité à l'accompagner par identification en s'ajustant aux progrès de son organisation psychique. L'identification primaire mutuelle de la mère et de l'enfant implique l'adéquation et la synchronisation des états affectifs de l'un et de l'autre. Cela souligne l'importance de la communication la plus précoce, qui est d'abord communication d'affects.

Soulignons encore que cet espace transitionnel est un espace-temps en ce qu'il intègre le temps possible de l'attente. Le délai imposé à la satisfaction est une condition nécessaire de la valeur que peut prendre la fonction hallucinatoire et de l'internalisation qui en

résulte, mais il n'est organisateur que pour autant que l'attente ne devient pas traumatique. D'emblée, tout se joue dans la temporalité, mais une temporalité dont la mère est longtemps la seule ordonnatrice.

C'est au sein de ce champ transitionnel que la médiation auto-érotique évoquée ci-dessus peut prendre son rôle structurant. Faute de se lier à des images suffisamment étayantes de l'objet primaire, l'auto-érotisme se charge de toute la valence négative attachée à un objet trop frustrant. Il ne peut alors que se développer en circuit fermé, de plus en plus voué à une répétition mortifère, comme on le voit dans certaines masturbations compulsives d'enfants psychotiques.

La haine primitive de l'objet s'alimente des attentes vaines, des délais et des attermoissements subis passivement, sans limites prévisibles. D'où l'importance que prendra l'organisation anale, ouvrant une possibilité de contrôle sur la toute-puissance maternelle et les contraintes que celle-ci impose, ce qui constituera une étape décisive de l'autonomie.

L'autonomie psychique passe par l'expérience de la séparation et de la perte. Pour que séparation et perte deviennent négociables et ne fassent pas obstacle à la constitution de l'identité, il y faut le garant d'un objet aimant.

Mère trop absente, mère imprévisible, mère trop inquiète ou trop intrusive, mère trop absorbée par ses enjeux narcissiques personnels ou par ses deuils... Autant de

prétextes à nourrir cette haine primaire, qui, si elle devient trop prévalente et envahissante, risque d'attaquer en son cœur même, plus ou moins gravement, les potentialités de l'autonomie psychique, et donc les nouvelles possibilités d'organisation qui en résultent.

Mais, complémentirement à cette disponibilité maternelle, il n'est pas moins nécessaire, répétons-le, que la mère puisse tolérer et reconnaître l'autonomie psychique naissante de son enfant. C'est ce que montrent les évolutions psychotiques précoces, dans lesquelles le psychisme de l'enfant reste collé au psychisme maternel (au « désir de la mère ») du fait de l'incapacité de celle-ci à reconnaître l'altérité de son enfant et à l'investir dans son identité propre.

En paraphrasant Winnicott, on peut dire que la réalité d'une mère « suffisamment bonne », particulièrement nécessaire à l'étayage des premiers investissements d'objet de l'enfant, pourra se trouver relayée par la création d'un espace intrapsychique « suffisamment autonome », propre à l'enfant.

III. Les processus d'internalisation

Le fantasme concerne des objets psychiques, c'est-à-dire internes. C'est lorsque l'objet interne prend une existence suffisamment stable qu'il peut servir de substitut à l'objet externe, c'est-à-dire tout à la fois le

relayer dans son absence et le faire exister dans la réalité psychique (fantasmatique) en le modulant au gré du désir.

On a jusque-là décrit les processus médiateurs par lesquels s'opère le passage d'un investissement initial de l'objet maternel réel à la constitution de cet objet fantasmatique interne. Pour compléter cette description, il faut s'interroger sur le processus même de l'internalisation.

Le modèle absorption-expulsion. — Le modèle essentiel peut être situé dans le mouvement fondamental par lequel tout individu assure sa survie et sa permanence : celui de l'absorption des aliments (et de l'expulsion qui la suit ou lui est corrélative). C'est là le modèle du métabolisme vital de tout organisme vivant et plus particulièrement le modèle biologique de la digestion des aliments.

Freud a accordé à ce processus absorption-expulsion un rôle majeur dans la constitution de l'appareil psychique. Il en fait l'un des processus essentiels de la constitution du moi, en tant qu'il instaure le critère d'une limite entre l'intérieur et l'extérieur. Il le relie directement au principe de plaisir-déplaisir. « Sous la domination du principe de plaisir, s'accomplit un nouveau développement dans le moi. Il prend en lui, dans la mesure où ils sont sources de plaisir, les objets qui se présentent, il les introjecte (selon l'expression de Ferenczi) ; et d'un autre côté, il expulse de lui ce qui, à l'intérieur de lui-même, provoque le déplaisir. »

Ainsi se constitue la limite du dehors et du dedans : « Ceci je veux le manger ou je veux le cracher ; ou, en poursuivant la transposition : ceci je veux en moi l'introduire et ceci l'exclure. Donc : ça doit être en moi ou hors de moi. »

Beaucoup de psychanalystes à la suite de Freud, notamment Bion, ont insisté sur l'importance du modèle de la digestion des aliments comme prototype analogique de l'organisation psychique.

Cependant, il faut bien comprendre qu'il s'agit là d'une métaphorisation du modèle digestif, et que celle-ci implique un processus de symbolisation. C'est bien par un tel processus de symbolisation que l'action d'absorber, aussi bien que ce qui est absorbé, se détachent de la fonction alimentaire. La métaphorisation de l'action peut se traduire par un chaîne de transformations : absorber le lait (téter le sein), absorber l'objet (plus précisément « quelque chose » de l'objet qui se symbolise), recevoir l'amour de l'objet.

Sur ce modèle processuel, on peut concevoir un fantasme inaugural qui serait défini comme la première liaison qui peut s'instaurer entre une représentation de l'action d'absorber (prendre en soi) et une représentation d'objet (ce qui de l'objet est apte à être absorbé et gardé en soi).

Si l'on confronte ce modèle à la théorie des fantasmes de M. Klein, on voit qu'il met davantage l'accent sur un mouvement pulsionnel fondé sur l'instinct de vie, où se

conjuguent la pulsion sexuelle (orale) et la pulsion d'autoconservation. Sans exclure que certains fantasmes puissent également exprimer directement les pulsions destructrices, cette conception souligne l'une des fonctions essentielles de l'activité fantasmatique qui est de favoriser l'intrication pulsionnelle.

IV. Un champ processuel

En situant l'investissement primordial du fantasme, non dans une traduction immédiate des pulsions comme le fait M. Klein, mais dans un processus d'émergence, on souligne que cette organisation s'inscrit d'emblée dans l'ordre du conflit. La matrice originelle, considérée comme champ processuel, est le lieu métaphorique où se joue et commence à s'élaborer le conflit fondamental entre les instincts de vie et de mort. Véritable champ de forces où s'éprouvent et peuvent se lier les tout premiers mouvements de l'amour et de la haine, au moment même où naît la représentation de l'objet. Ainsi, plutôt que de reprendre la célèbre formule de Freud selon laquelle « l'objet naît dans la haine », il nous paraît plus juste de dire qu'il naît dans l'ambivalence et qu'il ne peut exister que par les possibilités qu'offre l'objet d'étayage de lier (en lui et par lui) les pulsions antagonistes de vie et de mort.

La matrice originelle du fantasme est par là même un lieu d'inscription de traces. Elle porte à jamais la marque d'une relation d'objet inaugurale et des modalités

d'investissements dans lesquelles elle s'est constituée. Cette première empreinte se trouve en effet modulée par les circonstances très diversifiées et par les avatars qui accompagnent son internalisation.

C'est là que se jouent les premiers conflits d'ambivalence, avec d'autant plus de violence que l'appareil psychique ne dispose encore que de précaires ressources, les raz de marée de l'affect ne trouvant encore que de bien fragiles remparts pour les endiguer. C'est donc dans cette matrice originelle que vont s'inscrire les premières modalités d'aménagements défensifs de cette conflictualité archaïque. On comprend que leur éventuelle fragilité puisse entraîner des failles durables dans la qualité et la stabilité des investissements objectaux ainsi que dans les assises de la personnalité et de l'identité. La qualité de la vie fantasmatique en portera elle-même la marque.

Ajoutons que l'idée même d'une « matrice originelle du fantasme » n'est rien d'autre qu'une création fantasmatique de l'auteur confronté aux problèmes posés par les origines du psychisme... Si nous y décrivons un temps d'émergence fondateur de l'autonomie psychique, ce temps ne peut être que mythique. Bien qu'on puisse, de manière spéculative, le situer à un moment daté de l'ontogenèse, il définit un processus d'émergence susceptible de se réactualiser à tout moment de la vie psychique. L'autonomie psychique n'est jamais acquise : elle se recrée sans cesse dans les mouvements dynamiques incessants des pulsions et des défenses. C'est à ce prix que le psychisme peut rester vivant.

Notes

[1] M. Perron-Borelli, op. cit.

[2] D. W. Winnicott, , Jeu et réalité, Paris, Gallimard, 1975.

Chapitre VII

Fantasmes et développement de la libido

On a vu comment la formation des fantasmes est étroitement liée à l'instauration des limites dedans-dehors par lesquelles l'appareil psychique de l'enfant acquiert les bases fondamentales de son autonomie.

Au-delà des premiers investissements d'objets et de la mise en place de cette organisation basale, les fantasmes se développent et se diversifient. Leur évolution est dès lors étroitement dépendante des stades d'organisation de la libido.

I. Le point de vue du développement

L'idée d'un développement psychique se poursuivant tout au long de l'enfance a toujours été présente chez Freud et se trouve tout naturellement liée à l'importance qu'il accorde à la sexualité infantile.

Cet intérêt s'est trouvé accru et fortement souligné

lorsqu'il eut l'opportunité, entre 1905 et 1908, d'observer une phobie des chevaux chez un petit garçon et d'analyser son évolution entre deux et cinq ans environ. C'est ce qui donna lieu au texte célèbre consacré au « Petit Hans » et à sa phobie des chevaux, publié en 1909 [\[1\]](#).

Freud se montre alors convaincu qu'il va pouvoir, grâce à cette observation, étayer ses hypothèses sur la sexualité infantile. « Le médecin qui traite une névrose adulte arrive, de par la découverte des formations psychiques accomplies par stratifications successives, à certaines hypothèses sur la sexualité infantile, dans les composantes de laquelle il croit avoir trouvé les pulsions dynamiques de tous les symptômes névrotiques de la vie ultérieure. » Il poursuit en exprimant son intérêt pour une « démonstration plus directe » qui passerait par la possibilité « d'observer directement chez l'enfant, dans toute leur fraîcheur vivante, ces impulsions sexuelles et ces formations édifiées par le désir que nous défouissons chez l'adulte, avec tant de peine, de leurs propres décombres ».

C'est certainement à partir de là qu'il commença à entrevoir la théorie des stades de la libido, en liaison avec les riches manifestations du conflit œdipien observées chez Hans. Nous verrons plus loin comment cette théorie s'est ensuite précisée.

Après Freud, le point de vue génétique a été beaucoup développé, particulièrement par les psychanalystes qui se sont penchés sur le traitement des enfants. Parmi les

plus importants, il faut d'abord citer Anna Freud, la propre fille de Freud, et surtout Melanie Klein, qui eut une énorme influence dans les développements et la diffusion de la psychanalyse après la mort de Freud. C'est également à partir du traitement de très jeunes enfants que Winnicott développa des idées nouvelles qui, comme on l'a vu, ont fortement infiltré le corpus théorique de la communauté psychanalytique.

Le point de vue dit « ontogénétique » est donc tout à fait central dans toutes les conceptions théoriques qui fondent la psychanalyse. C'est celui qui prend en compte et cherche à expliquer le développement individuel par différence avec le point de vue « phylogénétique » qui considère le développement des espèces et met l'accent sur l'équipement inné de tout individu appartenant à l'espèce. Ces deux points de vue ne sont évidemment pas incompatibles. On est conduit à constater que tout individu, en fonction d'un équipement inné propre à l'espèce, tend à se développer suivant des séquences et des lois de développement communes à tous. C'est sur cette relative universalité des lois de développement que se fonde la théorie des stades de développement. Cependant, ce développement, ainsi programmé dans le patrimoine phylogénétique de l'espèce, comporte des inflexions individuelles liées à des particularités biologiques personnelles, aux conditions de vie, à l'histoire familiale, à la nature des relations qui s'instaurent avec l'entourage, etc. C'est à la croisée de ce programme inné de développement et des avatars multiples que lui confèrent les aléas d'une histoire

nécessairement unique que s'inscrit le destin individuel de chacun.

Le point de vue du développement est par ailleurs à considérer dans l'opposition de la diachronie à la synchronie. Cette distinction est devenue particulièrement importante à partir des années 1960, à la suite du mouvement structuraliste qui a profondément marqué les sciences humaines, particulièrement en France (l'anthropologie avec Lévi-Strauss, la linguistique avec Saussure, la psychanalyse avec Lacan, etc.). Les structuralistes insistèrent particulièrement sur la synchronie, à l'encontre de travaux antérieurs qui mettaient davantage l'accent sur l'évolution (des sociétés, des langues, etc.). C'est dans les principes d'organisation des structures achevées, dont l'ensemble est observable en un temps donné, que se trouvait selon eux l'essentiel des possibilités d'analyse et de compréhension.

C'est bien en effet dans une telle approche synchronique que Freud entreprit de dégager les lois générales du fonctionnement psychique à travers la formation des symptômes hystériques et l'interprétation des rêves. Mais, d'emblée, il ne put se passer d'une référence à l'enfance, prenant en compte le temps (diachronique) d'une évolution qui marque le passage de la sexualité infantile à la sexualité adulte : c'est ce qu'il a théorisé comme « biphasisme » de la sexualité humaine. Cette diachronie peut seule rendre compte des transformations par lesquelles le psychisme adulte se fonde sur le refoulement de représentants pulsionnels d'abord liés à

la sexualité infantile. Par là, la psychanalyse ne pouvait qu'articuler les deux références diachronique et synchronique, en les faisant apparaître dans leur évidente complémentarité.

La prise en compte du développement dans l'œuvre de Freud concerne deux grands secteurs : le développement du moi, dont les premières assises ont été envisagées dans les chapitres précédents, et le développement de la libido. C'est ce dernier que nous allons maintenant envisager, dans le but d'en dégager les incidences sur le développement des fantasmes.

II. Les stades de la libido

Les stades libidinaux se définissent par la prépondérance de certaines zones érogènes et par les modalités des relations d'objets qui s'y attachent.

La première zone érogène mise en œuvre aux débuts de la vie est évidemment la zone buccale, d'emblée impliquée dans la survie du nouveau-né et dans la relation qui s'instaure entre lui et le monde extérieur. La prévalence évidente de cette zone marque donc tout naturellement les premiers investissements de la pulsion sexuelle.

La définition des zones érogènes s'appuie sur la conception de la sexualité infantile telle que Freud la développe dès 1905 dans les Trois essais sur la théorie de la sexualité. Dans ce premier temps de sa

théorisation, il se borne à opposer globalement la sexualité infantile à la sexualité génitale adulte. Suivant cette première conception, la sexualité infantile serait purement auto-érotique. Seule la sexualité génitale adulte, qui présuppose une maturité postpubertaire des organes génitaux propre à permettre une véritable relation sexuelle (au sens usuel du terme), serait directement liée à l'objet.

L'importance attachée aux zones érogènes, ainsi liées à l'auto-érotisme, est donc au centre de la première conception freudienne de la sexualité infantile. L'intérêt croissant qui a depuis été attaché à l'objet a conduit à souligner le rôle que prend d'emblée l'objet dans l'investissement des zones érogènes. Ainsi, bien que toute partie du corps puisse être élue et utilisée comme zone érogène, les zones orale, anale, et génitale prennent une importance prévalente pour autant qu'elles constituent des zones d'échange avec l'objet.

Au-delà de ce « stade oral », Freud a mis en évidence l'existence d'un « stade anal » (également nommé « sadique-anal »), puis d'un « stade phallique », ce dernier étant caractérisé par l'investissement des organes génitaux. Ces trois stades caractérisent la période infantile du développement psychosexuel. Le stade phallique, contemporain du complexe d'Œdipe, en marque un palier d'aboutissement qui intègre les stades précédents.

À partir de 6-7 ans environ, l'enfant entre en « période de latence ». Celle-ci est caractérisée par une mise en

sommeil relative des investissements sexuels liés aux objets parentaux. Cette période correspond à celle du premier cycle de scolarisation, occupé par les acquisitions fondées sur la maîtrise de la langue écrite et l'accès progressif à l'univers culturel de l'adulte. La puberté introduit ensuite une réactivation pulsionnelle et un remaniement décisif des investissements sexuels permettant l'accès à la sexualité adulte. Cette dernière, qui constitue l'aboutissement ultime du développement psychosexuel, est appelée par Freud « stade génital ». Le stade génital proprement dit est donc postpubertaire, tandis que les stades infantiles sont dits « prégénitaux ». Notons ici que le terme de « prégénitalité », s'il s'applique sans équivoque aux stades oral et anal, est quelque peu ambigu en ce qui concerne le stade phallique, dans la mesure où il est lié à l'investissement des organes génitaux. On verra plus loin comment peut s'éclaircir cette ambiguïté.

L'idée d'un ordre de succession génétique concernant l'investissement dominant que prennent tour à tour les zones orale, anale, puis génitale n'apparaît chez Freud que plus tardivement. L'importance de l'oralité est d'emblée soulignée en 1905 du fait même de l'importance qui est donnée au suçotement comme premier modèle de la satisfaction auto-érotique. Ce sont ensuite les éléments constitutifs du stade « phallique » qui seront repérés et décrits à l'occasion de l'observation du Petit Hans (1909). C'est sensiblement à la même époque que l'analyse de l'Homme aux rats [\[2\]](#) lui révèle l'importance des investissements érotiques liés à

l'analité. Mais c'est seulement en 1913 qu'il en viendra à définir la problématique sadique-anal comme stade, à propos de l'analyse de traits de caractère qu'il rattache à l'investissement de la zone érogène anale. C'est alors qu'il généralise la notion de stade libidinal, en englobant dans une conception ontogénétique cohérente les trois stades successifs oral, anal et phallique.

K. Abraham, l'un des premiers et des plus proches disciples de Freud, contribua beaucoup à préciser la théorie des stades libidinaux. Il s'attacha notamment à dégager des traits de caractère ainsi que des formes de pathologie mentale pouvant être imputées à des fixations préférentielles à certaines stades.

La prévalence de chacune de ces zones, du moins des deux premières (orale et anale), est pour une part liée à la fonctionnalité et à la maturité des fonctions biologiques qui lui sont sous-jacentes. On retrouve là l'incidence de la théorie de l'étayage évoquée plus haut (étayage de la pulsion sexuelle sur une fonction biologique vitale). On a vu comment l'acte de tétée, primitivement lié à la satisfaction de la faim, procure secondairement une expérience de plaisir instaurant la bouche comme zone érogène. De même, le rôle important que prend l'investissement de la zone anale est évidemment lié aux progrès de la motricité volontaire qui permet le contrôle sphinctérien. L'exonération des selles devient ainsi une source de plaisir auto-érotique dès lors qu'elle peut alterner avec des périodes de rétention, ce qui permet à l'enfant de disposer à sa guise de ce plaisir.

En ce qui concerne le stade phallique, la question de l'étayage ne se pose plus de la même façon. En effet, l'intérêt dominant qui se porte alors sur les organes génitaux ne peut encore s'étayer sur une fonction biologique, puisque la fonction de reproduction suppose la maturité sexuelle postpubertaire. On a, par ailleurs, pu constater que l'excitabilité des organes génitaux est présente dès le stade oral, comme en témoignent les érections précoces des petits garçons et les attouchements génitaux spontanés de tous les enfants, garçons ou filles, dès la première année. Ce qui est nouveau, et fonde la définition du stade phallique, c'est l'intérêt porté à la différence des sexes, en liaison avec l'entrée en jeu du conflit œdipien.

Ainsi, il devient évident que le plus important est de comprendre comment ces différentes zones érogènes deviennent successivement des organisateurs des relations d'objet, et comment elles contribuent par là à l'organisation et à la diversification des fantasmes de l'enfant.

III. Stades libidinaux et fantasmes

C'est à partir de l'étude de la névrose obsessionnelle de l'Homme aux rats (1909) que commence à se dessiner l'idée que les fantasmes se rattachent à des couches différentes du développement psychosexuel. Mais c'est surtout avec le texte consacré à l'Homme aux loups [\[3\]](#)

(1918) que cette conception trouvera son plein développement. Freud y met remarquablement en évidence la coexistence de strates fantasmatiques liées aux périodes orale, anale et phallique, ainsi que le jeu complexe de leurs articulations dynamiques.

On voit là clairement comment la conception freudienne des stades du développement libidinal, bien qu'impliquant leur succession temporelle dans l'ontogenèse, ne se réduit pas pour autant à une succession purement linéaire. L'accès à un nouveau stade ne supprime pas les inscriptions fantasmatiques du stade qui l'a précédé. Bien au contraire, il se produit alors une stratification d'inscriptions fantasmatiques renvoyant aux différents niveaux.

La notion de fixation est à cet égard fondamentale. Comme la définissent fort bien J. Laplanche et J.-B. Pontalis dans leur Dictionnaire de la psychanalyse, il s'agit de « modes d'inscription de certains contenus représentatifs (expériences, imagos, fantasmes) qui persistent dans l'inconscient de manière inaltérée et auxquels la pulsion reste liée ».

Les effets d'après-coup, sans cesse à l'œuvre dans le devenir psychique, intègrent les traces fantasmatiques des étapes antérieures tout en les remaniant. Celles-ci gardent toujours une potentialité de réactivations électives, liées à leur pouvoir d'attraction rétroactive lorsque surviennent des processus de régression.

Les fantasmes pouvant être eux-mêmes considérés

comme les expressions mentalisées de différentes composantes pulsionnelles se constituent donc en strates fantasmatiques correspondant aux différents stades libidinaux. Pas plus que pour les fixations libidinales cette stratification n'implique une linéarité. Tout en gardant l'hypothèse que les fantasmes ont pu se succéder suivant la séquence diachronique oral-anal-phallique dans le temps de l'ontogenèse, chaque strate fantasmatique se trouve sans cesse modifiée par celles qui la suivent et modifie rétroactivement celles qui l'ont précédée.

Ainsi, la mobilité du jeu des fantasmes permet à la vie psychique de se réalimenter sans cesse à toutes les sources libidinales et à toutes les inscriptions fantasmatiques inconscientes qui ont modulé l'histoire individuelle du sujet.

IV. Les fantasmatiques orale et anale

Les fantasmatiques orale et anale sont étroitement associées, dans la mesure où elles se constituent comme des représentations fondamentales de modalités d'échange avec le monde extérieur et particulièrement avec les objets primordiaux. Elles sont tout naturellement complémentaires dans le schéma qui privilégie le modèle absorption-expulsion comme fondement de la constitution du Moi. Cela n'empêche pas que chacune ait une spécificité importante quant aux modulations

fantasmatiques qu'entraîne leur prévalence dans l'organisation du moi et de ses défenses.

1. L'oralité primitive

Le lien oral à l'objet est d'ordre cannibalique : il constitue, dans le mouvement d'absorption, le prototype archaïque de l'amour (« manger de baisers »...). Au niveau de la fantasmatique orale, le couple absorber-expulser peut être considéré comme un modèle prototypique de l'amour et de la haine. L'expulsion haineuse s'y représente comme action de cracher signifiant le refus de l'absorption internalisante de l'objet.

La dynamique des échanges qui prévaut au stade oral est celle du tout ou rien : l'objet partiel (sein) est entièrement rejeté lorsqu'il est vécu comme « mauvais », totalement absorbé et dès lors confondu avec le moi lorsqu'il est vécu comme « bon ». Cela entraîne l'angoisse d'un anéantissement de l'objet : celui-ci est menacé d'être détruit, anéanti, aussi bien par une telle absorption assimilatrice que par le rejet expulsif.

L'oralité est le domaine par excellence de l'avidité affective. Il s'agit de s'appropriier tout de l'autre, sans limite et sans délai : c'est le règne du « tout, tout de suite ».

2. L'analité

C'est avec le stade anal que s'introduit dans la relation

d'objet un premier niveau de négociation des échanges, en même temps que se précise la dialectique du « mien » et du « tien ».

C'est à partir de l'observation de traits de caractère particuliers (l'ordre, l'économie, l'entêtement) que Freud a mis en évidence l'érotisme anal qui les constitue en ensemble significatif. Il précise alors les significations attachées aux deux actions complémentaires de la défécation, la rétention et l'expulsion : celles-ci prennent les sens complémentaires de refus et de don. L'expulsion peut être ainsi assimilée à un cadeau et, par là, peut devenir un gage d'amour ; le cadeau peut être donné ou refusé. « La défécation fournit à l'enfant la première occasion de décider entre l'attitude narcissique et l'attitude d'amour d'objet. Ou bien il cède docilement l'excrément, ou bien il le retient pour la satisfaction auto-érotique et, plus tard, pour l'affirmation de sa propre volonté. »

Ainsi, l'excrément en vient à représenter une partie intime du moi : celle-ci peut être donnée avec amour, ou refusée à l'objet. Une excessive contrainte exercée par la mère sur la défécation peut être vécue comme un véritable viol psychique renvoyant au fantasme d'un contrôle omnipotent de la mère sur l'intérieur du corps de l'enfant. L'excrément peut alors se charger de la haine attachée au mauvais objet interne, et son expulsion au dehors être fantasmée comme destructrice de l'objet. Ainsi se trouvent liés de manière très complexe, dans l'expulsion anale, les deux mouvements opposés de l'amour et de la haine, dont l'un peut à tout moment prévaloir sur l'autre.

L'intégration de la fantasmatique anale va donc permettre que s'affirment les limites du sujet et de l'objet, et surtout que le sujet puisse régler de sa propre initiative les transactions avec l'objet. Cependant, cet investissement de la maîtrise et du contrôle s'articule avec des fantasmes d'intrusion particulièrement angoissants. C'est ce qui fait de la problématique anale un nœud de focalisation des conflits, où s'articulent tout à la fois l'ambivalence pulsionnelle concernant l'objet et le conflit des investissements narcissiques et objectaux.

Le stade sadique-anal est également celui où s'instaure la bipolarité de la passivité et de l'activité. La passivité est rattachée par Freud à l'érotisme anal proprement dit, tandis que l'activité serait liée à la pulsion d'emprise s'exprimant plus directement dans la motricité. La fixation au stade anal peut impliquer dans le fantasme un besoin de maîtrise de l'objet, voire une tendance inconsciente à le dégrader, à l'abaisser, dans un véritable triomphe de possession. Le rapport de force peut être alors être investi pour lui-même et l'emporter sur une visée de satisfaction libidinale. Inversement, si le désir concernant l'objet est à prédominance passive, c'est alors toute la problématique masochiste liée à l'érotisme anal et l'angoisse provoquée par le désir inconscient d'être pénétré analement qui se trouvent mises en cause.

Le stade anal est aussi celui de l'investissement du temps. La rétention volontaire institue la maîtrise du délai. Par là, il renforce et module la possibilité de différer l'action en lui substituant un investissement intrapsychique. C'est en quoi il prend une importance

décisive dans l'instauration des fonctions d'organisation intrapsychique propres au fantasme et plus généralement dans l'investissement de la pensée.

V. L'organisation phallique

Parmi les stades d'organisation de la libido, le stade phallique occupe une place bien particulière. D'une part, en tant que stade de la sexualité infantile, il est justifié de le considérer comme « prégénital », dans la mesure où l'organisation « génitale » stricto sensu ne peut être que postpubertaire. D'autre part, il concerne directement l'investissement des organes génitaux. Il occupe donc une position charnière entre la sexualité infantile et la sexualité génitale adulte. C'est cette ambiguïté qui conduira Freud à le définir, en 1923, comme « stade d'organisation génitale infantile » [\[4\]](#).

Freud admet alors qu'à ce niveau d'organisation, étroitement lié à l'organisation œdipienne, « on se rapproche, autant qu'il est possible dans l'enfance, de la forme définitive prise par la vie sexuelle après la puberté (...). Le caractère principal de cette "organisation génitale infantile" est ce qui la différencie de l'organisation génitale de l'adulte. Il réside en ceci que, pour les deux sexes, un seul organe génital, l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du phallus (mot souligné par Freud) ».

C'est à partir de cette prémisse de la primauté phallique que se constitue, selon Freud, le complexe de castration.

Le garçon, qui surinvestit la valeur narcissique de son pénis, est confronté à l'angoisse de s'en voir privé (« angoisse de castration »), comme il imagine que cela est arrivé aux petites filles et peut-être à sa mère. Il voit dans cette éventualité la punition possible de tous ses désirs interdits. De son côté, la fille imagine qu'elle a été privée de ce pénis enviable : elle se considère donc comme châtrée et met en œuvre toutes ses défenses pour pallier cette infortune.

C'est là probablement l'une des thèses freudiennes qui a été la plus critiquée, voire la plus violemment contestée, particulièrement dans sa version féminine. Il est vrai que les problèmes posés par l'organisation phallique féminine sont loin d'être simples et que la théorisation de Freud concernant la psychosexualité de la fillette et de la femme est restée incomplète et sujette à caution. Nous y reviendrons dans le prochain chapitre.

Il reste cependant évident que l'organisation phallique prend, pour les deux sexes, une fonction d'organisation symbolique essentielle dans laquelle se joue l'intégration de la différence des sexes. La problématique de la castration, particulièrement centrale dans l'organisation des névroses, ne peut se comprendre, comme on va le voir, qu'en étroite liaison avec l'organisation du complexe d'Œdipe.

Notes

- [1] S. Freud, , Cinq psychanalyses, Paris, puf, 1970.
- [2] S. Freud, , Cinq psychanalyses, Paris, puf, 1970.
- [3] S. Freud, , Cinq psychanalyses, Paris, puf, 1970.
- [4] S. Freud (1923)L'organisation génitale infantile, in La vie sexuelle, Paris, puf, 1970.

Chapitre VIII

L'organisation œdipienne des fantasmes

I. Le complexe d'Œdipe

Le complexe d'Œdipe, qui repose sur la différenciation sexuelle de la mère et du père, commence à s'organiser chez l'enfant dans le cours de la troisième année, pour culminer vers 5-6 ans.

Il est décrit classiquement comme un attachement sexuel au parent du sexe opposé, entraînant un souhait d'élimination du parent rival de même sexe. C'est donc, pour le garçon, l'attachement sexuel à la mère qui entraîne le souhait d'éliminer le père. C'est sous cette forme que Freud le mit en évidence, comme on l'a vu, à partir de son auto-analyse et de l'interprétation de ses rêves, reprenant au compte de cette découverte l'ancien mythe d'Œdipe. Ce dernier serait ainsi fondé sur le refoulement d'un conflit infantile.

Plus tardivement, à la lumière de ses nouvelles expériences cliniques – notamment en s'appuyant sur l'analyse de l'Homme aux loups –, Freud découvrit qu'il

existe aussi pour le garçon une position dite d'« Œdipe inversé », caractérisée par l'attachement sexuel du garçon à son père. Cela aboutira à une définition de l'Œdipe « complet », beaucoup moins connue du grand public, intégrant deux versants complémentaires de l'Œdipe : l'Œdipe « direct », fondé sur le désir pour le parent de sexe opposé (hétérosexuel), et l'Œdipe « inversé », fondé sur le désir pour le parent de même sexe (homosexuel). On les nomme aussi parfois « Œdipe positif » et « Œdipe négatif », ce qui a l'inconvénient de créer une confusion avec la bipolarité des sentiments positifs et négatifs qui s'attache à chacun des deux parents.

Les deux versants coexistent chez tout individu, bien que, de manière habituelle, ce soit l'Œdipe direct qui apparaisse prévalent, préluant au « choix d'objet » hétérosexuel de l'adulte.

Le complexe d'Œdipe féminin pose un problème plus difficile. On peut certes proposer une simple mutation des termes, l'Œdipe direct de la fille concernant l'attachement sexuel au père et vice versa. Mais il faut alors tenir compte de ce que ce choix œdipien (paternel) de la petite fille vient à l'encontre de son premier attachement à la mère (commun aux deux sexes) ; cela suppose donc pour elle un « changement d'objet » à partir de cet attachement primordial, ce qui n'est pas le cas pour le garçon.

La fantasmagorie liée au complexe d'Œdipe articule donc des fantasmes sexuels et des fantasmes agressifs. En ce sens, elle s'inscrit dans la continuité du conflit de

l'amour et de la haine, dont on a vu comment il caractérisait déjà les phases orale et anale. Mais l'Œdipe introduit à une dimension nouvelle du conflit psychique par la possibilité de triangulation qui ouvre un nouveau champ à l'élaboration de l'ambivalence pulsionnelle. Au-delà du simple clivage de l'objet primitif, l'enfant peut investir solidairement deux objets distincts : l'un pourra être conservé comme objet d'amour, tandis que l'autre, en devenant rival, pourra transitoirement focaliser les sentiments agressifs.

C'est au cœur du conflit œdipien que se déploient toutes les figures de la jalousie et toutes les modalités de rivalités. Les déplacements d'investissements entre les deux parents mettent en jeu les représentations de la différence des sexes et la construction des identifications sexuelles de l'enfant. Ainsi, tout en déplaçant sur le père rival ses sentiments agressifs, l'enfant peut s'identifier à lui comme modèle envié auquel il souhaite ressembler.

De plus, le conflit œdipien introduit dans l'organisation psychique une dimension nouvelle : celle de l'interdit. Le père personnifie l'interdit de posséder la mère, de façon très évidente pour le garçon, ce qui favorise le détachement d'une relation primaire trop fusionnelle avec la mère. L'enfant se sent menacé de sanctions s'il persévère à enfreindre cet interdit : le garçon craint alors tout particulièrement d'être châtré par le père. La situation de la fille est plus complexe. Son attachement primaire à la mère se redoublant de ses désirs incestueux pour le père, elle se trouve confrontée à un double interdit, maternel et paternel. L'ensemble de ces interdits seront

ultérieurement internalisés pour constituer le Surmoi.

On voit donc là se déployer toute une gamme nouvelle de fantasmes, en liaison avec la curiosité de l'enfant pour toutes les questions qui concernent la sexualité.

II. Les théories sexuelles infantiles

Le complexe d'Œdipe est en effet étroitement lié aux théories sexuelles que l'enfant élabore pour répondre aux énigmes de la différence des sexes et de l'origine des enfants.

L'observation du Petit Hans est, à cet égard, particulièrement démonstrative. Le petit garçon fait preuve d'une intense curiosité en ce qui concerne le corps et les organes génitaux. Il pense que tout le monde a comme lui un pénis (qu'il appelle un fait-pipi), et lorsqu'il découvre que sa petite sœur n'en a pas il explique qu'elle a aussi un fait-pipi tout petit mais qui grandira.

Il se montre également très intéressé par la naissance des enfants. Il imagine que les enfants sortent peut-être par l'anus, comme un « Lumpf » (terme par lequel il désigne ses matières fécales). Il se demande si lui-même pourra avoir aussi des enfants, et pressent que le fait-pipi doit y être pour quelque chose...

Il tire beaucoup de plaisir de ses masturbations, bien

qu'il les sache réprouvées par ses parents. Il tente d'imaginer ce que son père et sa mère font ensemble dans leur chambre en son absence. Il souhaiterait bien prendre la place de son père dans le lit conjugal, mais craint la colère de celui-ci que, par ailleurs, il aime tendrement. Ainsi, il raconte un jour le rêve suivant : « Il y avait dans la chambre une grande girafe et une girafe chiffonnée, et la grande a crié que je lui avais enlevé la chiffonnée. Alors, elle a cessé de crier, et alors je me suis assis sur la girafe chiffonnée. » On peut interpréter sans peine que la grande girafe qui crie représente le père et la « girafe chiffonnée » la mère, et qu'il met en scène son désir de prendre la place du père.

L'angoisse de castration répond à la peur de voir sanctionnés par son père ses désirs œdipiens interdits. Ainsi raconte-t-il à son père : « Je suis dans la baignoire, alors le plombier arrive et la dévisse. Il prend alors un grand perceur et me l'enfonce dans le ventre » ; et, plus tard : « Le plombier est venu, et m'a d'abord enlevé le derrière avec des tenailles, et alors il m'en a donné un autre, et puis la même chose avec mon fait-pipi. »

Fortement inspiré par cette remarquable observation, Freud écrit, en 1908, un texte consacré aux théories sexuelles infantiles [\[1\]](#). Celles-ci témoignent des curiosités sexuelles des enfants et des constructions fantasmatiques sur lesquelles ils fondent leurs tentatives d'explications. Il y reprend la théorie du « monisme phallique », suivant laquelle les enfants (garçons) pensent que tout le monde a comme eux un pénis ; la constatation de son absence chez la petite fille ne peut

donc résulter que d'une castration... Certains garçons ne cesseront pas pour autant de croire à l'existence d'un pénis maternel, éventuellement caché, et Freud fera plus tard de cette croyance devenue inconsciente le principal fondement de certaines perversions sexuelles, en particulier du fétichisme. Quant à la fillette, elle pense qu'elle trouvera une compensation à l'absence de pénis dans la possibilité d'avoir un enfant.

Les théories sexuelles incluent également certaines représentations typiques du coït, notamment sous l'aspect d'une pénétration anale violente de la mère par le père.

Toutes ces théories sont évidemment erronées, du fait de l'absence d'informations dont disposent les enfants, mais elles contribuent à alimenter le stock des fantasmes inconscients. Il serait vain de penser que des informations plus complètes données précocement à l'enfant pourraient modifier profondément ces inscriptions inconscientes. Celles-ci répondent à des contraintes internes de la logique enfantine et au besoin de l'enfant d'élaborer lui-même ses propres réponses aux énigmes de la sexualité.

Dans un autre texte de la même époque [\[2\]](#), Freud décrit certaines fabulations que l'enfant construit pour aménager ses fantasmes œdipiens. Ils inventent et se racontent (en général en secret) une histoire d'adoption selon laquelle leurs parents ne seraient pas leurs vrais parents. À la faveur de ces productions imaginaires, différents thèmes œdipiens se trouvent repris et élaborés.

Ainsi, il pourra donner différentes solutions imaginaires à ses conflits : la rivalité avec le père, son éviction au profit d'un rival heureux (qui pourrait être aussi bien l'enfant lui-même...), l'évocation des différentes situations érotiques où la mère a pu se trouver engagée, etc.

Tout cela implique donc un véritable « travail du fantasme » dans l'une de ses fonctions majeures qui vise à une élaboration des conflits, ici plus particulièrement ceux qui concernent le conflit œdipien.

III. Les fantasmes « originaires »

Dans le large éventail des fantasmes, la théorie freudienne a conféré à certains d'entre eux un statut particulier : ce sont les fantasmes dits « originaires ».

La notion apparaît pour la première fois explicitement en 1915, dans un texte qui succède de très près à la rédaction de celui consacré à la névrose infantile de l'Homme aux loups. Dans celle-ci était mise en question de manière très cruciale le rôle éventuel de l'observation par le petit garçon d'une scène de coït entre ses parents : s'agissait-il d'une observation réelle ou seulement d'un fantasme ?

Les fantasmes dits « originaires » regroupent, pour l'essentiel, trois fantasmes clés : les fantasmes de séduction, de scène primitive et de castration. Bien que

cette trilogie ne soit pas limitative, elle a gardé une prégnance toute particulière dans la postérité freudienne.

L'expression même de « fantasme originaire » pose d'emblée la question de leur origine, d'une part dans l'ontogenèse, en référence au développement de l'enfant, d'autre part en tant que schéma fantasmatique « déjà là », c'est-à-dire inné et transmis comme patrimoine phylogénétique.

Freud a toujours soutenu l'hypothèse de l'existence d'un tel héritage. « Les schémas phylogénétiques que l'enfant apporte en naissant (...) sont des précipités de l'histoire de la civilisation humaine (...) ; là où les événements ne s'adaptent pas au schéma héréditaire, ceux-ci subissent dans l'imagination un remaniement (mais...) nous avons souvent l'occasion d'observer que le schéma triomphe de l'expérience individuelle (...) ; ce patrimoine instinctif constituerait le noyau de l'inconscient. » [\[3\]](#)

Il affirme néanmoins l'importance de l'expérience individuelle, rappelant que l'enfant « ne peut produire de fantasmes qu'avec du matériel qu'il a puisé à une source ou à une autre ». L'idée qu'il a finalement avancée est que l'enfant aurait une capacité innée de développer ses propres fantasmes originaires au contact des événements de son enfance, mais à partir d'un héritage ancestral, d'ordre phylogénétique, qu'il rapproche de l'instinct des animaux.

Quelles que soient les options théoriques que l'on prenne sur l'origine de ces fantasmes, la trilogie des

fantasmes originaux (séduction, scène primitive, castration) prend toute son importance d'être étroitement liée à l'organisation œdipienne. Il est clair qu'on peut facilement les repérer comme associés et diversement combinés dans les réseaux fantasmatiques mouvants et complexes qui définissent le complexe d'Œdipe.

Les fantasmes de séduction se retrouvent dans les multiples mouvements du désir œdipien, les scènes fantasmatiques œdipiennes permettant de moduler à l'infini la figure « qui séduit qui ? ». Le fantasme de scène primitive apparaît comme une mise en représentation plus globale et plus articulée d'un scénario œdipien, celui-ci épousant alors au plus près les modalités particulières de la fantasmatique sexuelle. Il permet de représenter les relations sexuelles du couple parental dans des variantes multiples, et d'y inclure les différentes places et positions possibles du sujet. Quant au fantasme de castration, il ne prend sa valeur organisatrice qu'à être la pièce maîtresse du complexe de castration, lui-même corrélatif du complexe d'Œdipe.

Cependant, il est bien évident que ces trois fantasmes ne sauraient suffire à définir le complexe d'Œdipe. Il manque notamment dans leur regroupement en trilogie l'un des fantasmes essentiels du drame œdipien, celui qui concerne le meurtre du père (ou sa généralisation à l'éviction du parent rival). Néanmoins, la référence à l'Œdipe reste fondamentale en ce qui concerne la fonction organisatrice que prennent ces trois fantasmes.

Dans une telle perspective, le fantasme de scène

primitive occupe une place centrale. Il traduit directement le besoin de représentation et le désir de connaissance face aux énigmes de la naissance et de la sexualité, tout en les articulant dans la complexité dynamique du conflit œdipien.

Certains psychanalystes tiennent à garder à la notion de scène primitive un sens très restrictif, en la limitant à la scène sexuelle ayant permis la conception du sujet lui-même. L'habitude prévaut cependant de désigner comme scène primitive toute espèce de représentation de relations sexuelles entre les parents ainsi que toutes leurs transpositions possibles. Cela peut aller des représentations les plus archaïques, impliquant surtout des relations duelles et/ou des « objets partiels », jusqu'aux configurations œdipiennes les plus complexes et les plus sophistiquées.

De par la complexité des scènes sexuelles ainsi construites, ainsi que du fait de leur diversité, les fantasmes de scène primitive sont susceptibles d'intégrer toute espèce de théorie sexuelle infantile, qu'il s'agisse de la différence des sexes ou de l'origine des enfants. Ils peuvent tout autant intégrer les fantasmes de séduction et de castration imputables à l'un ou l'autre des partenaires du couple parental, aussi bien qu'au sujet lui-même.

Toute évocation de scène primitive renvoie presque inévitablement à des vécus d'abandon, d'exclusion, de frustration, de deuil, etc. Tous ces affects douloureux peuvent être liés et plus ou moins élaborés grâce au gain

de plaisir qui s'attache à l'évocation de la scène (pulsions partielles voyeuriste, sadique, masochiste, etc.).

Enfin, la haute fonction organisatrice du fantasme de scène primitive passe principalement par les infinies possibilités qu'il offre de faire varier des positions du sujet, celui-ci étant à la fois observateur d'une scène dont il est exclu, et projeté dans cette même scène par identification à ses protagonistes.

En fin de compte, les fantasmes dits « originaires » sont ceux qui s'avèrent particulièrement organisateurs pour autant qu'ils permettent de lier et de symboliser les traumatismes fondamentaux que doit subir tout être humain. Ceux-ci sont à la fois d'ordre narcissique et étroitement liés à la sexualité. Chacun s'y trouve inéluctablement confronté du fait de sa constitution biologique, de son immaturité infantile et de sa filiation familiale, quelles que soient les conditions particulières de son développement et de son histoire personnelle. Inéluctable séduction maternelle liée au désir de la mère et à ses indispensables effets structurants. Inéluctable exclusion du couple parental, nécessaire à la constitution d'une triangulation fondatrice de l'autonomie du sujet et de ses capacités de symbolisation. Inéluctable découverte de la différence des sexes qui fonde l'identité sexuelle autour des fantasmes de castration.

Ces fantasmes-là pourraient être considérés comme « originaires » de l'organisation psychique de par leur potentialité à lier, dans l'ordre du sexuel, les traumatismes narcissiques les plus fondamentaux. Cela

souligne, dans le sens des avancées les plus récentes de la psychanalyse, que les traumatismes fondamentaux ne sont peut-être pas d'ordre sexuel mais plutôt d'ordre narcissique. Les travaux les plus récents ont montré combien les carences narcissiques peuvent compromettre à la base le développement psychosexuel du sujet et entraver l'accès à une organisation œdipienne structurante. On sait que la possibilité de lier les vécus de perte d'objet est à la base de la constitution du moi et peut seule assurer les assises d'un narcissisme suffisamment solide.

Une fonction majeure de ces fantasmes serait alors de sexualiser, c'est-à-dire tout à la fois de mettre en représentations sexuelles et d'investir libidinalement ce qui menace de la manière la plus essentielle les besoins du Moi : besoins de sécurité, d'amour, de reconnaissance narcissique par autrui.

IV. L'Œdipe organisateur

Toute l'œuvre freudienne est placée sous le signe du primat organisateur de l'Œdipe. Cela remonte aux origines de la psychanalyse, lorsque Freud, explorant ses propres fantasmes inconscients dans son auto-analyse, en fit pour lui-même la découverte : « J'avais rencontré pour la première fois le complexe d'Œdipe, qui devait par la suite prendre une signification dominante. »

Dans le processus analytique, l'Œdipe retrouve ce statut originaire : il est le « complexe nucléaire » autour duquel

grave le travail analytique. Les niveaux d'organisation plus archaïques ne pourront généralement être mis au jour que par des effets rétroactifs à partir de l'organisation œdipienne qui les intègre. Encore faut-il savoir que ces niveaux préœdipiens portent nécessairement la marque des réélaborations successives qui ont accompagné leur intégration progressive tout au long de l'histoire du sujet.

Pour comprendre que l'Œdipe puisse avoir un tel statut organisateur et intégrateur, il faut prendre en compte non seulement la complexité des processus qui caractérisent l'installation et le développement du conflit œdipien dans sa période infantile la plus manifeste, mais aussi tous les processus par lesquels l'enfant, puis l'adulte qu'il va devenir, parviennent à se dégager de ce conflit.

Le principal facteur d'organisation passe par les identifications. Le conflit œdipien permet d'accéder à des identifications sexuées propres à fonder l'identité sexuelle. Au-delà, la résolution du complexe d'Œdipe établit dans le moi des identifications qui en deviennent constitutives et qui, de plus, instituent le surmoi en tant qu'« héritier du complexe d'Œdipe »...

Les processus archaïques les plus fondamentaux de l'identification sont pris dans les phases précoces de la relation d'objet. Ils se situent à une époque où l'identité personnelle est encore incertaine et où l'attachement à l'objet en est très peu différencié. Les identifications secondaires de la période œdipienne introduisent la possibilité de différencier des identifications sexuées (distinctement à la mère et au père).

Une identification pourra se substituer à un attachement directement sexuel à l'un des deux objets de l'Œdipe. Ainsi, le père peut être posé comme modèle, et le garçon pourra reporter sur lui tout à la fois son admiration et un amour « désexualisé ». « Être comme » le parent rival envié va donc favoriser la sortie de l'Œdipe.

Mieux vaut parler ici de résolution du conflit œdipien que d'une « disparition » du complexe d'Œdipe, comme on le dit parfois. Rien ne saurait disparaître de la fantasmatique œdipienne : celle-ci est conservée dans l'inconscient par le refoulement. Il s'agit là d'un refoulement secondaire dont les traces pourront à tout moment donner lieu à un retour du refoulé. S'il en était autrement, on voit mal comment le complexe d'Œdipe aurait pu être découvert par Freud et comment il pourrait être retrouvé et analysé dans une cure analytique...

Ce qui tend à s'effacer avec l'entrée de l'enfant dans la période de latence, c'est l'investissement sexuel actuel des objets parentaux, ainsi que les angoisses qui sont liées à ces investissements incestueux (particulièrement l'angoisse de castration, mais aussi des angoisses de perte d'objet ou de perte d'amour qui lui sont communément associées).

L'interdit œdipien pourra être alors lui-même internalisé et constituera le surmoi postœdipien. Celui-ci se consolidera durant la période de latence par tous les acquis sociaux et culturels qui vont alors mobiliser les investissements de l'enfant.

Cependant, la maturité pubertaire viendra à nouveau perturber cette équilibration précaire, entraînant une reviviscence du conflit œdipien, mais d'une manière qui restera cette fois tout à fait inconsciente. La crise pubertaire devra être à son tour résolue pour que s'installe de manière durable l'organisation psychique postœdipienne qui est celle de l'adulte.

Notes

[1] S. Freud (1909) Les théories sexuelles infantiles, in La vie sexuelle, Paris, puf, 1969.

[2] S. Freud (1909) Le roman familial des névrosés, in Névrose, psychose et perversion, Paris, puf, 1973.

[3] S. Freud, L'Homme aux loups, in Cinq psychanalyses, Paris, puf, 1970.

Chapitre IX

Les fantasmes dans la vie psychique

La mise en jeu des fantasmes dans la vie psychique a principalement pour fonction d'assurer la pérennité du principe de plaisir et de lui donner satisfaction en marge des contraintes de la réalité et des impératifs sociaux. Électivement voué à la réalisation du désir, le fantasme ne peut cependant échapper entièrement aux contraintes de la réalité pour autant qu'il reste soumis aux fonctions intégratives du moi. Cela conduit à dégager, au-delà de la réalisation du désir, les fonctions défensives du fantasme, et plus encore à souligner ses fonctions de liaison et ses fonctions organisatrices.

Les potentialités de condensation et de transformation propres aux fantasmes confèrent à ces derniers une fonction élective dans l'intégration et l'élaboration intrapsychique de l'ambivalence pulsionnelle.

Ces remarques nous conduisent à soutenir une conception très extensive des fonctions organisatrices du fantasme. L'organisation psychique repose sur des réseaux de liaison qui sans cesse la créent et doivent en même temps assurer sa permanence. Ces liaisons sont

l'objet d'un travail psychique incessant, particulièrement requis en toutes circonstances qui entraînent une réactivation de fantasmes infantiles refoulés, en résonance avec des conflits actuels. De telles réactivations se produisent a minima dans les circonstances les plus ordinaires de la vie et, plus encore, dans toute situation de « crise ». Autant d'occasions pour que soit activée toute une fantasmagorie latente liée aux conflits inconscients.

I. Fantasme et action

1. Complémentarité du fantasme et de l'action

On a vu comment les fantasmes peuvent représenter des actions susceptibles de satisfaire les désirs du sujet et de mettre en scène les personnes à qui s'adressent ces désirs. Ainsi, le fantasme peut se substituer à l'action en la transposant dans l'imaginaire.

Les fantasmes se constituent et se développent électivement dans toutes les circonstances où l'action visant à la satisfaction est impossible. Ainsi, la déconnexion de la motricité dans l'état de sommeil produit le rêve, en substituant une « réalisation hallucinatoire » du désir à sa réalisation effective.

De même, on a vu que c'est l'absence de la mère (de qui est attendue la satisfaction) qui conduit l'enfant à

constituer ses premiers fantasmes. Il en est de même dans la vie de l'adulte : l'absence d'une personne aimée ou la non-réponse à ce qui est attendu d'elle déclenchent une activité fantasmatique qui a une évidente fonction de compensation et de consolation.

Tout comme les actions, les fantasmes constituent des voies d'expression et d'actualisation des pulsions sous-jacentes qui les animent. Le trajet qui va de la pulsion à l'action représente la voie la plus courte d'une satisfaction qui, sous le règne trop exclusif du principe de plaisir et du « processus primaire », tend à une réalisation immédiate. Le travail de fantasme, qui s'interpose normalement dans cette « voie courte », introduit le délai et, avec lui, différentes visées défensives qui tendent à assurer la protection des objets autant que du moi lui-même.

La fonction compensatoire du fantasme intervient également lorsque la réalisation du désir se heurte à des interdits moraux ou lorsqu'elle serait susceptible d'entraîner des dangers ou des sanctions. Le fantasme prend alors une fonction d'anticipation quant aux conséquences possibles de l'action. Cette anticipation peut aboutir en certains cas à détourner le sujet, temporairement ou plus durablement, de la réalisation de certains désirs, quand celle-ci est jugée trop dangereuse.

Tout cela souligne un certain rapport d'opposition entre fantasme et action. Cependant, quelle que soit la prévalence du processus hallucinatoire (et de ses dérivés représentatifs) dans l'organisation intrapsychique, et

donc malgré l'importance que prend le fantasme en marge de l'action, il reste qu'aucune satisfaction réelle ne saurait se passer d'une action effective. L'accomplissement du désir suppose donc habituellement un retour à l'action.

Seule l'action permet de véritables « retrouvailles » d'un objet réel, qu'il s'agisse d'une action du sujet lui-même ou, si le sujet se place dans une position passive et réceptive, de l'action de l'autre venant satisfaire son attente. Même dans ce dernier cas, le sujet est lui-même impliqué dans cette action, soit en la suscitant, soit tout simplement en y répondant. Que l'on songe à cet égard aux multiples manœuvres de séduction réciproque, directes et indirectes, qui caractérisent les conduites amoureuses les plus banales.

Rappelons aussi que les fantasmes, en tant qu'actions imaginaires, naissent et s'alimentent sans cesse des souvenirs d'actions passées, et qu'il préparent les actions futures.

Il est donc nécessaire de reconnaître la complémentarité entre fantasme et action, autant que leur opposition dynamique. Leur articulation implique en elle-même une élaboration psychique susceptible de les rendre conciliables.

Ce travail d'articulation s'opère pour l'essentiel dans le préconscient, mais peut aussi se prolonger au niveau de la pensée consciente. Ainsi se prennent les décisions d'agir ou de non-agir. Ainsi s'élaborent peu à peu les

systèmes de valeurs qui tentent de justifier ou de contrôler ces décisions.

Entre la fuite en avant dans l'action et le refuge excessif dans l'imaginaire, l'équilibration harmonieuse de la personnalité et de la vie de chacun dépend pour une grande part de la complémentarité entre fantasme et action. La littérature a décrit, de manière souvent pittoresque, l'histoire de ces « rêveurs » qui ne peuvent vivre que dans l'imaginaire et se détournent par là de toute adaptation à la réalité. À l'opposé, on connaît de ces personnes qui, entièrement polarisées sur l'action, sont par là même fermées à toute rêverie comme à toute poésie.

2. Les pathologies de l'action

L'intérêt porté par les psychanalystes à la problématique de l'action s'est beaucoup développé en liaison avec les extensions des thérapies psychanalytiques. On a vu ainsi de plus en plus de cas pour lesquels l'organisation « névrotico-normale » décrite par la théorie freudienne classique s'avérait insuffisamment établie. Ces cas, bien que très divers, se caractérisent souvent par une tendance aux « passages à l'acte », manifestant par là une insuffisance de l'élaboration intrapsychique des conflits. Faute d'une telle élaboration, leurs mouvements pulsionnels et leurs angoisses ne peuvent trouver d'issue que par une décharge trop directe dans l'action, dès lors réduite à des actes ponctuels et souvent répétitifs.

Le passage à l'acte, sous toutes ses formes, peut toujours être compris comme une forme de régression du fantasme à l'action, ou encore comme un échec des possibilités de médiatisation de l'action par le fantasme.

Très souvent, les passages à l'acte pathologiques se manifestent sous une forme compulsive. Ils sont ressentis par le sujet comme une contrainte à accomplir certains actes, souvent à l'encontre de sa volonté consciente. « C'est plus fort que moi »... formule banale qui exprime bien cette force centrifuge irrépressible qui se joue du jugement et de la censure, contourne les obstacles, transgresse les interdits. La compulsion tend à s'affranchir du contrôle exercé habituellement par les instances intégratives du moi et du surmoi, libérant alors régressivement des pulsions archaïques, essentiellement destructrices.

Les actions en cause visent, directement ou indirectement, des personnes : objets d'amour et/ou de haine, personnes faisant obstacle à la réalisation d'un désir, représentants d'une autorité, etc. Les pulsions agressives y sont presque toujours prévalentes. Il s'agit de conquérir ou de s'assujettir une personne convoitée, d'écarter ou d'amoindrir celle qui s'oppose à ce dessein, ou enfin d'attaquer de quelque manière des représentants d'une loi récusée.

Cette régression tend donc à s'accompagner d'une déliaison des pulsions sexuelles et agressives. Ces dernières retrouvent alors les potentialités de leur violence archaïque, apparemment au service du principe

de plaisir, mais plus encore « au-delà du principe de plaisir », par la brèche ainsi ouverte à la libération de la destructivité.

Il s'agit, dans les cas les plus graves de personnalités borderline, mal organisées ou particulièrement fragiles et donc particulièrement sensibles à des situations difficiles pouvant provoquer une décompensation régressive. Il peut aussi s'agir de personnalités « psychopathiques » caractérisées par de graves addictions (alcoolisme, toxicomanie) ou par des tendances antisociales (délinquance).

D'autres formes cliniques, sans sortir aussi nettement du cadre de la névrose, révèlent les tensions dynamiques qui peuvent exister entre fantasme et action. Ainsi, le symptôme de la phobie d'impulsion fait apparaître de manière particulièrement claire la fragilité des limites qui séparent le fantasme de l'acte. Le sujet se sent brusquement menacé d'un passage à l'acte incontrôlable. Les phobies d'impulsion sont décrites par les personnes qui en souffrent comme des idées qui surgissent soudain hors de tout contexte qui puisse les justifier, leur faisant imaginer qu'elles pourraient accomplir un acte incongru et le plus souvent dangereux. Le sujet juge ces pensées absurdes, voire odieuses pour les plus agressives d'entre elles. Mais leur angoisse est principalement déclenchée par l'idée et le sentiment qu'elles pourraient faire réellement ce qui leur vient ainsi à l'esprit. Ainsi la peur du passage à l'acte en vient-elle à devenir elle-même envahissante. Souvent ces personnes ne peuvent alors être rassurées que par la présence d'un

tiers, supposé les protéger du passage à l'acte possible, ce qui induit secondairement une dépendance particulièrement invalidante.

Ces diverses manifestations montrent combien les processus dynamiques qui permettent la transposition de l'action en représentations sont complexes ; ils restent toujours réversibles et peuvent être court-circuités ou fragilisés en toute circonstance où l'organisation du moi se montre défaillante face à l'irruption économique d'une excessive poussée pulsionnelle. Plus est fragile l'organisation du moi, plus l'action risque de se cliver des potentialités de son élaboration intrapsychique.

Il existe également des formes de pathologies de l'action beaucoup moins spectaculaires, elles aussi liées à des carences de la vie fantasmatique. Il s'agit de personnes apparemment bien adaptées à la vie sociale mais dont l'activité a un caractère dit « opératoire ». Ce sont souvent des personnes hyperactives qui utilisent l'action comme une défense qui leur permet d'exclure de leur univers tout ce qui pourrait réactiver des conflits inconscients. Ceux-ci n'en restent pas moins agissants et ne peuvent alors trouver d'expression que par la voie de somatisations. On retrouve donc dans ces pathologies, dites « psychosomatiques », une analogie avec l'expression dans le corps qui caractérise l'hystérie de conversion. Mais alors que les symptômes hystériques classiques restent étroitement liés à la dynamique intrapsychique, ce qui permet d'en dégager les significations, il s'agit ici de somatisations beaucoup plus massives et diffuses qui peuvent mettre en cause le devenir vital du sujet, révélant

ainsi une déliaison pulsionnelle qui laisse le champ libre à la pulsion de mort. Les découvertes récentes de la psychosomatique mettent donc en pleine lumière l'importance de la vie fantasmatique comme facteur de liaison pulsionnelle.

La représentation des actions dans les fantasmes et l'élaboration de leur dynamique permet d'utiliser toute une gamme de transpositions métaphoriques permettant d'intégrer les exigences du moi et la souplesse de ses aménagements défensifs. Lorsque la dynamique des fantasmes peut suffisamment remplir sa fonction, la violence des représentations d'actions les plus crues peut y trouver de nombreuses possibilités d'atténuation et de déguisements. Ainsi la transposition dans les fantasmes des mouvements pulsionnels permet-elle de concilier ces derniers avec les exigences de la réalité et du surmoi. Cela n'exclut pas pour autant, mais bien au contraire favorise, une harmonieuse régulation des actions réelles permettant une suffisante satisfaction des désirs.

II. Élaboration des conflits et « subjectivation »

La vie fantasmatique est donc au cœur du travail psychique d'élaboration des conflits, tout particulièrement des conflits d'ambivalence relatifs aux objets. C'est la qualité des formations fantasmatiques, c'est-à-dire leur niveau d'organisation mais aussi la richesse et la

souplesse de leur mise en jeu dynamique, qui permet que l'élaboration requise par toute réactivation des conflits objectaux se joue dans l'espace intrapsychique. C'est aussi la condition pour que cette élaboration puisse se transposer dans le champ de la parole qui est celui de la cure analytique.

En arrière-plan des aménagements exigés par les relations avec des objets actuels réels, le sujet peut mentalement disposer à sa guise de ces mêmes objets, ceux-ci étant ainsi remis en relation avec les objets internalisés de l'enfance. Les objets internes impliqués par les fantasmes pourront être, au gré des mouvements pulsionnels et des besoins de leur élaboration défensive, aimés ou haïs, désirés ou attaqués, etc., sans que cela mette directement en cause les liens actuels avec les objets réels.

En toute occurrence de réactivation conflictuelle, les relations d'objets sont donc remises en jeu dans la dynamique des fantasmes. Leurs enjeux en sont ainsi éprouvés, au double sens d'un éprouvé affectif et d'une mise à l'épreuve par la confrontation anticipatrice avec la réalité psychique de l'autre (ses réponses supposées, sa tolérance à l'agression, etc.) en même temps qu'aux exigences du moi et du surmoi.

Le conflit d'ambivalence (amour-haine) se double en effet d'un conflit non moins fondamental entre les investissements objectaux et les investissements narcissiques. Freud a postulé l'existence d'un « narcissisme primaire » qui serait préalable à la bipartition

de l'investissement libidinal entre le moi et l'objet. À ce stade originaire de fusion-confusion, le moi et l'objet ne font qu'un. C'est donc d'un processus de séparation-individualisation que naîtra la différenciation du moi et de l'autre. Ce processus d'individuation inscrit au cœur de la relation à l'autre un conflit d'ordre narcissique qui ne cessera jamais.

Être soi avec l'autre... Comment, par quels processus dynamiques complexes, l'être humain parvient-il à tenir cette gageure : être vraiment soi, le devenir et le rester, l'être de mieux en mieux, tout en préservant ses liens objectaux et, mieux encore, en les enrichissant par là même ?

On peut ici souligner le rôle que joue l'organisation dynamique du fantasme dans les processus d'émergence du sujet au sein de la relation d'objet. Comment le sujet en vient-il à se situer sur la scène psychique qu'animent les fantasmes ? On peut ici faire appel à la métaphore théâtrale en disant que le Ça est le producteur du spectacle, que le Moi en est le metteur en scène, tandis que le sujet s'y représente comme acteur dans l'un des multiples rôles qu'il est susceptible d'y jouer. Qu'en est-il alors de la place du spectateur ? On constate que le sujet se trouve également à cette place, comme dédoublé, tout à la fois acteur et spectateur de la scène qu'il crée. C'est ce que le rêve montre de manière particulièrement évidente, éclairant par analogie ce qui se retrouve dans le fantasme.

Cela nous conduit à conférer un rôle organisateur majeur

au fantasme de scène primitive, en tant qu'il permet ce dédoublement. Face à la scène primitive (les rapports sexuels entre les parents) qu'il tente d'imaginer, le sujet se trouve spectateur d'une scène qui lui est à la fois étrangère, profondément énigmatique et qui suscite violemment son désir en même temps que sa curiosité. Tiers exclu de cette relation, il est néanmoins susceptible de s'y réintroduire, soit en se situant en position de séparer les protagonistes, soit en se projetant lui-même dans la scène par des identifications multiples à l'un ou l'autre. Ainsi le sujet advient-il de pouvoir se donner des représentations multiples et différenciées des objets perdus : celles-ci lui permettent une réappropriation par identification tout en modulant son identité personnelle.

En toute occurrence de réactivation conflictuelle, le sujet doit se définir (se redéfinir sans cesse) dans le choix d'une position à prendre. Celle-ci impliquant toujours peu ou prou ses relations aux autres, la dynamique de transformation propre au fantasme permet alors une élaboration de ses choix à partir de la multiplicité de toutes les positions possibles. Le sujet n'existe vraiment qu'à pouvoir ainsi éprouver fantasmatiquement la multiplicité virtuelle et la mobilité de ses positions.

Bien que le moi ne puisse se développer que par ses identifications aux objets, et qu'il ne cesse de s'enrichir des nouvelles identifications permises par ses relations aux autres, le processus de subjectivation suppose une part de « désidentification », fondatrice de l'identité personnelle et de son caractère unique et irréductible.

Ces problèmes retiennent beaucoup l'attention des psychanalystes contemporains, pour autant que les carences de la subjectivation ont été mises en évidence dans la conduite de certaines cures particulièrement difficiles. Les « bonnes indications » d'analyse restent celles où les virtualités d'émergence de nouvelles positions du sujet sont suffisamment protégées de la compulsion de répétition. De nombreux aménagements techniques peuvent être néanmoins envisagés lorsque les carences identitaires viennent au premier plan.

Le sujet se découvre et se construit lui-même au travers des configurations fantasmatiques qu'il peut créer et indéfiniment moduler. Il y éprouve la pluralité de ses désirs, en même temps que leur conflictualité. Il projette dans ses fantasmes la multiplicité de ses identifications inconscientes à ses objets internes en même temps qu'il apprend à se différencier de mieux en mieux de ceux-ci. Il s'éprouve lui-même aussi bien dans la continuité de ses aspirations les plus profondes que dans ses capacités de changement. Il module ainsi son propre devenir et parvient à se reconnaître comme agent et responsable de son destin, du moins dans la marge de liberté que lui laissent les contraintes inéluctables de la réalité.

Le libre jeu des fantasmes, en marge des nécessités de l'action et de l'adaptation aux exigences de la réalité, se prête aux modulations infinies du désir. L'une des qualités du fantasme est d'être indéfiniment plastique.

Éminemment narcissique, faisant la part belle au principe de plaisir et à l'illusion, la rêverie est nécessaire à la

santé psychique. Elle peut cependant devenir gravement désadaptante par ses excès quand le fantasme sert à méconnaître ou à dénier la réalité.

Il faut enfin ajouter que l'un des destins les plus heureux des fantasmes inconscients est de venir alimenter la créativité. Les fantasmes inconscients donnent vie à toutes les activités sublimées, depuis les plus humbles créations de la vie quotidienne jusqu'aux œuvres les plus prestigieuses et les plus accomplies.